

SOPHIA PEIGNOT

AU
COMMENCEMENT,
IL Y EUT UNE FIN

ROMAN



Sophia Peignot

Au commencement,
il y eut une fin

© Sophia Peignot, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5251-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*C'est lorsque l'on comprend que tout a une fin,
que l'on commence vraiment à vivre ...*

1
09 Avril 2019
Le Jour où la fin a commencé

Il se réveille avec une sensation étrange. Il n'y a aucun bruit dans la maison. Elle est assez discrète en général, mais il l'entend toujours s'affairer dans la cuisine, c'est d'ailleurs son réveil matin.

Il se lève et met ses lunettes. Cela fait deux ans qu'il les porte à présent. Elle le taquine en lui disant que cela habillera un peu son visage suite à la désertion des derniers cheveux qu'il restait sur son crâne.

Cette calvitie le complexe. Mais il a bien dû s'y résoudre. Se raser le crâne était la seule solution face à cette tonsure inenvisageable.

Il trouve cela étonnant de ne pas sentir l'odeur du café en arrivant près de la cuisine.

Elle le lui prépare habituellement, ce qui lui fait gagner de précieuses minutes sur son emploi du temps.

Elle a la chance de pouvoir travailler depuis chez eux. Elle est traductrice. Romans, articles de revues scientifiques, notices, tout ce qu'il est possible de traduire.

Personne. La cuisine est vide.

Il n'a pourtant aucun souvenir qu'elle lui ait parlé d'un rendez-vous extérieur. Serait-elle déjà au travail, dans son bureau ? Il s'y rend après avoir mis en route la machine à café.

La pièce est vide. Même les piles de papiers qui traînent toujours sur le petit meuble en bois ont disparu, évaporés. Le mobilier est vierge de tout passage.

— Lila ?

Il l'appelle. Pas de réponse.

— Lila ?

Il se fait plus insistant cette fois-ci, s'agace. Elle aurait tout de même pu le

prévenir de son absence.

— Lila ?

Dernière tentative à l'étage. Toujours rien.

Il descend et saisit son téléphone portable. Il tapote vivement à la recherche des numéros enregistrés en favoris.

Il ne le trouve pas et s'agace de nouveau.

Il se dit que finalement, c'était plus simple quand les portables n'existaient pas. Au moins, on prenait le temps de mémoriser le numéro des personnes qui comptent. Les machines se sont substituées à nos mémoires, mais quand la machine se fait capricieuse, qui trinque ? Nous, bien évidemment.

Isabella, papa, Antoine (son associé principal), Edwige (sa secrétaire), et rien d'autre. Pas de Lila dans ce fichu téléphone. Ni dans les favoris, ni dans les contacts.

Qu'à cela ne tienne, il fouille dans ses messages et l'appellera depuis ce lien-là. Toujours rien. Les messages échangés avec sa conjointe ont eux aussi disparus. Plus de « Tu rentres à quelle heure ? », « Tu peux prendre le pain en passant » ou de « Je vais me coucher, tu as de quoi manger au frigo ».

L'agacement cède la place à l'incompréhension. C'est du grand n'importe quoi cette histoire. Il va appeler la mère de Lila. Elles sont très proches, elle saura forcément où est sa fille.

Evelyne. Rien. Aucune trace d'une Evelyne dans ses contacts.

Son rythme cardiaque s'accélère.

Jean-Claude. Rien non plus. Le père de Lila n'existe plus non plus dans son portable.

C'est forcément une mauvaise blague.

Il cherche d'autres personnes à joindre, mais le résultat reste identique. Tout ce qui le lie à Lila a disparu.

Il ouvre l'agenda posé sur l'îlot central de la cuisine, celui dans lequel Lila note tous les rendez-vous, dîners et autres.

Le neuf Avril. Eh merde ...

Il n'a pas souhaité son anniversaire à Lila la veille.

Quel con ...

Il était tellement pris par cette affaire en cours qu'il a oublié l'anniversaire de celle avec qui il partage sa vie.

Et en même temps, ce ne sont plus des enfants, ce n'est pas si grave que cela. Lui, si on oubliait son anniversaire, cela ne lui ferait ni chaud ni froid. C'est quoi après tout un anniversaire ? Pas grand-chose quand on y pense. Il y a beaucoup plus important dans la vie.

Et si Lila en avait pensé autrement ?

Si elle avait été suffisamment peinée pas cet oubli qu'elle tentait à présent de le lui faire payer par cette mauvaise blague ?

Alors si c'est de cela qu'il s'agit, pas question qu'il cède à ces enfantillages, il n'en a pas le temps.

L'agacement est revenu. Ce sentiment si familier qui ne le quitte que trop peu a retrouvé ses droits.

Il décide alors de se préparer pour aller travailler. Elle cédera certainement bien plus vite que lui, et reviendra quand elle en aura assez.

On n'est plus des gamins, merde !

2 Août 2001

Deux chocolats chauds.

L'un dans un bol avec un peu de cannelle en poudre dessus pour elle.

L'autre dans une tasse avec un nuage de chantilly pour lui.

Ensuite, un bol de céréales au miel pour elle. Et pour lui, les mêmes, mais au chocolat. Régressif à souhait.

Deux verres de jus de fruits. Orange banane pour elle, raisin pour lui.

C'est leur premier petit déjeuner « officiel » depuis qu'ils vivent ensemble.

Elle a dix-sept ans et a obtenu son baccalauréat littéraire mention très bien il y a un mois et demi. C'était la condition non négociable de ses parents pour qu'ils l'autorisent à s'installer avec lui.

Lui a tout juste dix-huit ans et vient d'obtenir son baccalauréat scientifique mention bien, suivi d'une inscription à la faculté de droit. Il veut devenir avocat depuis toujours, c'est un grand rêveur avec des envies de sauver le monde.

Elle, veut devenir traductrice. Elle s'est inscrite à la faculté de langues et y étudiera l'anglais.

Dix heures.

Elle va le réveiller doucement.

Ils ont prévu d'aller dans un grand magasin de meubles en kit. Pour le moment, ils n'ont qu'un matelas à même le sol et deux chaises de camping dans le salon.

Ils économisent depuis deux ans qu'ils sont ensemble, uniquement pour ce moment-là. Des petits boulots saisonniers leur ont permis de se constituer une jolie cagnotte, ainsi que les cadeaux d'anniversaire et de Noël.

Ils ont de quoi se faire plaisir mais pas non plus de quoi faire des folies. Ils devront rester raisonnables et ce magasin ira parfaitement avec leur porte-monnaie.

Elle entre dans la chambre, l'unique de leur F1 tout fraîchement loué. Leur petit chez eux qui vaut tous les palaces du monde à leurs yeux.

Il dort encore paisiblement, mais elle a tellement hâte de meubler leur nid ... Elle s'allonge à côté de lui et lui caresse la joue tout en replaçant une de ses mèches de cheveux noirs derrière son oreille.

Il ouvre les yeux et la regarde, les paupières encore gonflées par le sommeil. Il lui sourit et l'attrape par le bras sans ménagement.

Il lui roule dessus et grogne tel un ogre ridicule : « Toi qui as osé réveiller la bête, tu vas subir son châtement ! ».

Il tient ses poignets en fixant son large sourire amusé, et enfouit son nez dans son cou dégageant une délicate et sensuelle odeur de jasmin.

Il ne résiste pas à l'envie de profiter d'être enfin seuls sous le même toit, leur toit.

*

Deux ans plus tard.

Un café long avec un sucre pour lui.

Un café viennois pour elle. Et un peu de cacao en poudre pour faire joli.

Une tartine de pain de mie grillée avec du Nutella pour lui et une au beurre et confiture de poire pour elle. Juste une petite cuillère pour le goût. Ou deux peut-être ...

Un jus d'orange pour lui et un jus d'abricot pour elle.

Tout est à sa place dans le large plateau rond. Elle le pose sur la table du salon et part le réveiller.

Elle a beau lui dire qu'elle est pressée, qu'elle doit partir à la faculté, il semblerait que la « bête » ait une fois de plus raison de ses arguments.

Elle rit tandis qu'il l'embrasse le long des côtes.

*

Cinq ans plus tard.

Un café long sans sucre pour lui.

Un thé fraise vanille pour elle.

Une tartine de pain de mie au beurre pour lui et une galette de riz recouverte de chocolat pour elle.

Aujourd'hui, ils assistent à leur premier mariage d'amis. Le premier d'une longue liste.

Elle sait qu'ils n'en feront sans doute jamais partie de cette liste. Et elle ne peut pas lui en vouloir, il ne lui a jamais caché son avis sur le mariage.

Contre. Il est contre. Le mariage raté de ses parents qui s'est terminé en un déchirant divorce dont il s'est retrouvé otage alors qu'il n'avait que sept ans, n'y est certainement pas pour rien.

Ce n'est pas grave. Pas besoin de se marier pour être heureux à deux, après tout.

*

Huit ans plus tard.

Un expresso sans sucre pour lui.

Un thé vert pour elle. Elle a lu dans un magazine féminin que le thé vert est bon pour la santé.

Cette année est une grande année. Ils viennent d'acheter leur premier bien. C'est un joli appartement avec un grand salon (en tout cas, beaucoup plus grand que leur petite location), une chambre et un bureau. Elle travaille depuis chez eux, c'était devenu nécessaire cette pièce supplémentaire.

Ils sont heureux dans leur nouveau chez eux. Ils peuvent recevoir leurs amis régulièrement, maintenant qu'ils en ont enfin la place.

*

Dix ans plus tard.

Elle le réveille doucement. La « bête » a bien du mal à émerger ce matin. D'ailleurs, depuis qu'il a intégré son cabinet et qu'il y passe des heures incalculables, la « bête » est de moins en moins vaillante.

Elle imagine que c'est ainsi. Après tout, au bout de dix ans de vie commune, c'est certainement normal que la vie sexuelle d'un couple soit moins intense.

Il finit par se lever, non sans effort. Avec cinq heures de sommeil au compteur, les réflexes peinent à se mettre en route. Il se traîne jusqu'à la douche.

Elle range la robe qu'elle a portée le weekend dernier, lors du douzième mariage d'amis auquel ils ont assisté. À un moment donné, elle y avait cru. Les mariés avaient terminé leurs discours avec un « c'est maintenant à l'un de nos amis de faire une annonce ».

L'instant d'une seconde elle s'était imaginé qu'il avait changé d'avis, et qu'il allait lui faire la surprise de la demander en mariage ici, devant tout le monde.

Mais non, c'est Antoine qui a fait sa demande à Amélie, le dernier couple de la bande pas encore marié. Cela avait d'ailleurs valu un « Et voilà, il n'y a plus que vous », auquel il avait répondu « Non merci, je passe mon tour ».

Elle sait qu'il ne veut pas, mais elle ne peut pas s'empêcher d'y penser. Après tout, c'est humain de rêver, non ?

Parce qu'elle y croyait avant, elle aussi. Elle pensait que le mariage n'avait rien de nécessaire. Mais c'est comme cette jolie robe que l'on voit dans une vitrine en passant dans la rue. On sait qu'on en n'a pas besoin, mais on la veut coûte que coûte ...

Elle traverse le grand dressing dont elle avait toujours rêvé et qu'elle a pu aménager lorsqu'ils ont acheté leur maison le mois dernier. Ils ont rapidement

revendu leur appartement pour s'offrir cette belle demeure avec cinq chambres. La leur et une chambre d'amis, les autres faisant office de bureau et de dressings, chacun le sien.

Aujourd'hui ils se rendent à la maternité. Leur amie Aurélie a accouché la veille et elle sera la marraine. Elle a pleuré de joie lorsqu'ils lui ont demandé d'endosser ce rôle. Cela représente tellement à ses yeux.

Un enfant, elle n'en voulait pas plus que cela jusqu'à présent. Et lui n'en veut absolument pas. Tout comme pour le mariage, il ne s'en était jamais caché.

Sauf que parfois, nous sommes certains de quelque chose, jusqu'à ce que nous changions d'avis, sans crier gare.

Alors, comme pour le mariage, elle rêve qu'un jour il changera d'avis lui aussi, et voudra un enfant avec elle.

En attendant, elle remplira son rôle de marraine qui lui permettra de vivre un peu comme par procuration, la joie de pouvoir s'occuper d'un petit être.

*

Quinze ans plus tard.

Juin 2016.

Un double expresso sans sucre pour lui, suivi d'un café long. Les premiers d'une longue série qui lui permettront de tenir le rythme imposé par ses plaidoiries. Le travail est son refuge, la seule chose qui l'empêche de sombrer depuis l'évènement.

Ces deux tasses constituent à elles seules son petit déjeuner.

Un grand verre d'eau avec une rondelle de citron pour elle, et une tartine de beurre d'amandes sur une galette de sarrazin, parce qu'elle a lu dans un magazine féminin que le sarrazin, c'est bon pour la santé.

Elle ne le réveille plus à présent. Fini le petit rituel du matin. La « bête » semble définitivement partie. Tout du moins, ses apparitions sont de moins en moins fréquentes.

Une fois de plus elle a dû dire non à une invitation. Déjà que celles-ci sont de plus en plus espacées. En même temps, elle ne peut pas en vouloir à leurs amis. Ces réponses par la négative à répétition ne donnent pas envie de réitérer. Mais il a du travail, beaucoup. Il croule sous les dossiers. Elle sait pertinemment pourquoi il travaille tant, mais lui ne veut pas l'admettre. Il ne l'entend pas.

Il arrive dans leur jolie cuisine toute neuve et toute équipée, dernièrement acquise grâce à leurs revenus confortables.

Dans la maison, tout est parfait. Ils l'ont entièrement rénovée à leurs goûts. C'est elle qui s'est chargée de tout. Lui, il n'en avait pas le temps. Les meubles, les peintures, l'électroménager, et même le sauna, tout est beau. Un jacuzzi est en commande, ils l'installeront sur la petite terrasse attenante à leur chambre.

Ils ont tout, ou presque.

Les apparences sont bien moins vides que ce qu'ils traversent en profondeur.

Elle ne peut s'empêcher de penser à son « horloge biologique » comme on dit. Elle a trente-deux ans. Elle a vu sur internet que l'âge moyen pour avoir son premier enfant c'est vingt-huit ans. Elle a aussi lu sur internet les risques liés à l'âge pour les grossesses. Elle se dit que c'est maintenant ou jamais, que si elle attend trop longtemps, il sera trop tard. Mais il ne l'entend pas.

« On était d'accord, il n'a jamais été question d'enfants »

Il n'entend pas que les envies changent avec le temps. Il s'emporte, ne supporte pas qu'elle aborde le sujet. Alors elle cesse de se battre, elle baisse les armes. Il reste ancré dans ses idées et leurs avis divergent de plus en plus. Leur vision commune de cette vie à deux se divise et crée une fissure de plus en plus béante entre eux.

Il part travailler sans prendre la peine de l'embrasser.

Elle se sent comme un de leurs meubles. Un meuble chic et élégant certes, comme tout ce qu'ils possèdent, mais elle ne se sent pas plus utile que l'un d'entre eux. Elle est là. Elle fait partie du décor.

Elle sera certainement couchée lorsqu'il rentrera, comme toujours.

3
09 Avril 2019

Il est énervé c'est certain, mais il aimerait tout de même que cela cesse. Il attend donc patiemment qu'elle daigne lui envoyer un message, au moins pour lui expliquer les raisons de ce petit manège qui n'amuse qu'elle.

Il est toutefois bien occupé et s'affaire sans ménagement à sa tâche. Pas le choix.

— Edwige, vous n'avez pas eu d'appel de Lila, par hasard ?

La quarantenaire assise derrière son ordinateur, le regarde à travers ses petites lunettes rondes, comme si elle attendait d'avoir plus d'informations.

— Lila ! Ma Lila. Lila Godberg.

— Ah, eh bien non. Je n'ai pas eu d'appels de Lila Godberg, Léandro.

Son ton est étrange. C'est quoi son problème à elle ? Ils ont tous décidé de s'y mettre aujourd'hui ou quoi ?

Il repart, énervé, à son bureau. Il vérifie ses appels au cas où. Edwige avait l'air bizarre, elle a très bien pu rater son coup de fil. Tellement de gens font preuve d'un manque de professionnalisme, ça le rend malade. Lui qui ne fait jamais d'erreur.

Rien. Aucun appel.

Ça commence à bien faire ces conneries.

Il se replonge dans ses dossiers jusqu'au soir.

Il quitte tard, mais moins que d'habitude. Il a hâte de rentrer et d'avoir une conversation avec elle. Il faut qu'elle comprenne que son temps est précieux et qu'il a bien mieux à faire que de jouer au chat et à la souris.

Mais lorsqu'il franchit la porte, il sent que la maison est toujours aussi inhabitée qu'avant son départ. Il se dirige alors vers le dressing de Lila. Ils ont chacun le leur. La maison est grande et comme ils ne sont que deux, ils peuvent se le permettre.

C'est vide. Tout est vide. Les placards habituellement plein de sous-vêtements hors de prix, ainsi que les penderies abritant les somptueuses robes qu'il lui offre pour assister aux soirées du cabinet, soirées auxquelles Lila le suit sans grand enthousiasme d'ailleurs. Elle n'aime pas le côté pimpant de ses soirées qui n'ont d'autres buts que d'impressionner de futurs éventuels clients.

Il sait qu'elle n'aime pas ce monde, celui dans lequel il évolue à présent. Elle le juge beaucoup trop éloigné de leur nature, de ce qu'ils sont réellement. Il en est conscient, mais lui répond que c'est ainsi. C'est un milieu dans lequel il faut être vu si l'on ne veut pas tomber dans les oubliettes et ne plus défendre que des « petits crève-la-faim même pas foutus de payer pour son travail ». C'est ainsi qu'il le formule, dès qu'elle tente de le faire revenir à ce qu'ils étaient avant. Avant tout ça. Avant ce qui l'a fait changer pour toujours.

Mais il refuse de le voir. Il refuse d'en parler.

Il fouille à présent tous les tiroirs du bureau style industriel, comme le reste de la pièce d'ailleurs. Elle avait fait toute la décoration de leur maison avec goût. Chaque pièce ayant son thème mais toujours avec une touche de gris bleu, parce que c'est important qu'il y ait un fil conducteur dans la maison lui avait-elle dit.

Lui, il s'en moquait pas mal de la couleur des murs ou du style des meubles. Il lui avait laissé carte blanche.

Là aussi, il ne trouve qu'un vide de plus en plus oppressant. Elle a tout emporté avec elle. Et elle a même poussé le vice jusqu'à effacer toute trace d'elle.

Il ouvre alors le fichier de photos de son téléphone. Même constat. Lila n'y apparaît jamais. Idem dans le disque dur de l'ordinateur où Lila stocke méthodiquement par date, toutes les photos des événements marquants de leur vie.

Il passe plusieurs fichiers en revue et tombe sur certaines photos du passé qui lui pincet le cœur. Il referme rapidement, une fois constaté que Lila n'y figure pas.

Cette fois-ci, s'en est trop. Il n'a plus le choix.

Léandro a horreur de demander de l'aide mais il ne peut pas attendre indéfiniment qu'elle lui fasse signe.

Comme les numéros des parents de Lila ont disparus, il doit se résoudre à appeler sa propre mère.

En tapant dans ses favoris, il passe avec tristesse son doigt sur le contact « papa ».

Son père, Adamo, est mort d'une crise cardiaque il y a trois ans de cela. Il était resté vivre à Venise quand Léandro et sa mère sont partis vivre en France. À cette époque, ses parents avaient franchi le point de non-retour. Cela faisait deux bonnes années déjà que le ton montait régulièrement entre eux. Après avoir vécu sept ans de passion fusionnelle, le ton s'était inversé sans crier gare. On dit parfois que de l'amour à la haine il n'y a qu'un pas. Ce fut cruellement vrai pour les parents de Léandro.

Il n'a jamais pardonné à sa mère de l'avoir privé de son père. Ils avaient peu d'argent à l'époque, et ne pouvaient pas se permettre de voyager ou de faire voyager leur fils pour qu'il puisse rendre visite à son père régulièrement. Ainsi, le lien s'était usé avec les années, et cela faisait partie des regrets de Léandro, ne pas avoir cherché à renouer le contact avec son père quand il en avait eu les moyens.

Maintenant, c'est trop tard. Mais il ne peut se résoudre à effacer son numéro. Ils ne s'envoyaient que quelques messages par an, mais c'était le seul lien qu'il avait avec son père. Ce numéro représentait bien plus qu'un contact de plus dans son téléphone.

Il patiente quelques secondes avant d'appuyer enfin sur le contact « Isabella ». La nommer « maman » dans son téléphone ne lui a jamais effleuré l'esprit. Cela fait presque un an qu'il ne l'a pas eue au téléphone.

À chaque fois c'est la même chose. Elle se plaint de ne pas avoir de nouvelles, mais personne ne l'empêche d'appeler en même temps. Bon, elle appelle plus souvent que lui c'est vrai, mais il n'a pas le temps de répondre, il a un travail lui, et très important.

En général, c'est Lila qui lui donne des nouvelles de sa mère. Lila lui dit souvent que cela l'attriste de savoir Isabella seule. C'était son rêve de vivre en France, mais finalement, elle n'a jamais réussi à s'y épanouir. Lila explique régulièrement à Léandro que c'est parce qu'elle s'en veut de lui avoir imposé ce changement de vie. Elle disait régulièrement à son fils que ce n'est jamais facile

d'être déraciné, mais qu'avec beaucoup d'amour, n'importe quelle plante peut repousser sur une nouvelle terre.

Lui s'en moquait, il lui en voulait.

Lila avait beau tenter de renouer le dialogue entre eux, c'était peine perdue. Il se contentait de raconter des banalités le peu de fois qu'ils se voyaient, souvent contraint par Lila d'ailleurs. Et Isabella de son côté se renfermait de plus en plus. Elle refuse d'être heureuse tant que son fils ne lui pardonnera pas.

Au bout de trois tonalités, sa mère décroche :

— Léandro ? Tout va bien ? demande-t-elle fébrilement, avec son doux accent Italien qu'elle n'a jamais perdu.

— Oui, ça va. Je voulais juste savoir si Lila était chez toi.

Elle lui rendait régulièrement visite, se faisant ainsi le substitut de Léandro. Isabella avait suivi son fils lorsqu'il était parti pour la faculté, espérant ainsi le voir plus régulièrement, mais cela ne fut pas très utile. Sauf pour Lila, heureusement que Lila était là.

— Lila ?

— Oui, Lila.

Décidemment, ils ont tous un grain aujourd'hui ou c'est lui qui parle chinois ? Déjà Edwige tout à l'heure, et maintenant sa mère.

— Eh bien, non.

Elle aussi a un air bizarre.

— Mais tu vas bien ? Je suis si contente de t'entendre. Cela fait longtemps ... Alors, ton travail, ça va ?

Mais il ne l'a pas appelée pour parler de lui. Il va droit au but :

— Tout va bien. Je cherche juste Lila, tu l'as vue quand la dernière fois ? Elle t'a parlé de quelque chose de particulier ?

— Lila, mais c'est quoi ça Lila ?

Isabella a tendance à inverser les mots parfois lorsqu'elle s'exprime en

français. Mais même si son « qui » s'était transformé en « quoi », elle ne pouvait tout de même pas avoir oublié Lila.

— Tu débloques ou quoi ? Je te parle de Lila, la femme avec laquelle je partage ma vie.

— Oh, je suis très heureuse pour toi que tu aies finalement trouvé quelqu'un. J'aimerais beaucoup que tu me la présentes.

Elle se fiche de lui ou bien ?

— Tu es en train de me dire sérieusement que tu ne sais pas qui est Lila ?

— Eh bien, oui. Tu sais combien je voudrais être plus présente dans ta vie, si tu voulais bien m'y faire une petite place.

— Mais merde, tu vas arrêter de te foutre de moi ? s'emporte-t-il soudain.

Quelques secondes de silence suivent cette envolée.

Isabella a malheureusement l'habitude que son fils hausse le ton. C'est comme ça depuis qu'ils sont arrivés en France. Mais elle ne l'a jamais grondé pour cela, ni pour rien d'autre d'ailleurs. Toujours rongée par la culpabilité de l'avoir coupé des siens, elle s'est ensuite montrée incapable d'être un minimum sévère envers lui. Elle avait pris l'habitude de le laisser se calmer, ce qu'il finissait toujours par faire, et elle ne lui en tenait jamais rigueur, jugeant qu'il avait le droit de lui en vouloir.

Il sait que ce n'est pas normal, que ce n'est pas bien de se comporter ainsi avec sa propre mère. Mais c'est plus fort que lui. Il a toujours été incapable de se montrer raisonnable avec elle, sans doute par manque de repères, de cadre.

— Léandro, je ne sais vraiment pas de qui tu parles ...

Elle a un Alzheimer, forcément. C'est la seule explication. En même temps, cela fait un bon moment qu'il ne l'a pas vue. Et les derniers échanges avaient été aussi ordinaires que d'habitude. Rien de bien poussé qui aurait pu permettre de déceler les prémices de la maladie.

Il essaie de réfléchir à ce que lui en avait dit Lila, la dernière fois qu'elle était passée la voir. Lui aurait-elle dit qu'elle soupçonnait quelque chose ? Que sa mère commençait à dérailler ? Possible ... La plupart du temps, il n'écoute Lila que d'une oreille. Après tout, si c'est vraiment important, elle prend la peine de le lui répéter donc, à quoi bon faire l'effort d'être attentif.

Quoi qu'il en soit, ça ne sert à rien de poursuivre cette conversation.

— Ecoute maman, je suis pressé là, je te rappelle plus tard.

— Très bien ...

Elle n'ose pas lui demander ce qui lui arrive. Elle n'ose pas lui dire que ce n'est pas gentil de la laisser ainsi s'inquiéter pour lui. Elle n'ose pas lui dire que son appel lui aura fait plus de mal que de bien ...

Elle raccroche, docilement. Un jour il lui pardonnera ...

Lui pense que c'est un nouveau souci à gérer. Comme s'il avait besoin d'une mère démente en plus de tout ce travail qui l'attend. Et Lila qui en rajoute une couche.

L'enfer c'est les autres. C'est ce qui se dit, non ?

Ras le bol de tourner autour du pot. Il cherche la meilleure solution.

Aller directement chez les parents de Lila ? Il a cherché sur l'annuaire mais ils n'y apparaissent pas. Et maintenant qu'il y réfléchit, elle lui a bien parlé de leur déménagement un jour ...

Voilà ce qui arrive quand on écoute les autres sans prêter attention.

Et merde.

Finalement, il ferait bien d'être plus concentré à l'avenir. Cela pourrait lui

éviter quelques déconvenues.

Il n'a aucune idée de l'endroit où ils habitent à présent. Avant ils étaient du côté de Nice, alors il les voyait peu, ça n'était pas la porte à côté. Mais maintenant, allez savoir.

Qui d'autre alors ?

Il y aurait bien quelqu'un qui pourrait l'aider, mais cela fait si longtemps. D'ailleurs, il n'a plus son numéro. Il l'a effacé juste après, c'était trop difficile de garder contact avec elle.

Mais a-t-il une autre option ?

Non.

Il allume son ordinateur et tape son nom sur les réseaux sociaux : Maud Besson.

Le résultat ne se fait pas attendre.

Elle est là, rayonnante.

Cette attitude le dégoûte, ce sourire le met en colère. Comment peut-elle s'afficher ainsi ! Elle sourit, comme si de rien n'était. Et pire que tout, elle est pendue au cou d'un homme. Elle est donc en couple.

Il met un moment avant de digérer l'information puis se décide à lui envoyer un message. Ils ne sont pas « amis » comme le dit le site, mais il peut tout de même la contacter.

Il est bref : « Bonjour Maud, c'est Léandro. Je voulais simplement savoir si tu savais où je pouvais trouver Lila »

Sa réponse ne se fait pas attendre : « Léandro ? Léandro Ricci ? »

Normal. Après tant d'années, on ne peut plus logique qu'elle se demande si c'est bien lui.

« Oui, c'est moi. »

« Eh bien, si l'on m'avait dit que j'aurais de tes nouvelles un jour ... »

Il sent son pouls s'accélérer. Tout remonte. Les pleurs, le vide. Il ne veut pas

se laisser submerger. Il lutte trop dur pour cela depuis tout ce temps.

« Je sais Maud. Je suis désolé d'être aussi bref mais j'ai vraiment besoin de parler à Lila. »

« Je ne sais pas où elle se trouve. La dernière fois que je lui ai parlé, ce devait être il y a deux mois environ. »

« Ah, d'accord. Merci. Et si elle te contacte, tu peux lui dire de m'appeler rapidement s'il te plait. »

« Si tu veux. Mais, tu as des ennuis ? »

« Non, je vais bien. »

« Dans ce cas, je n'ai plus qu'à te souhaiter une bonne soirée. »

Léandro n'a pas le temps de répondre. Maud s'est déjà déconnectée.

C'est normal. Il ne lui demande même pas de ses nouvelles. Il se comporte comme un parfait goujat, il le sait. Mais il ne peut pas faire plus, c'est beaucoup trop difficile.

Il se recentre vite sur sa préoccupation du moment : retrouver Lila.

Force est de constater que depuis quelques années, les seuls contacts qu'ils avaient étaient principalement avec ses collègues, ou ses clients. Finis les dîners entre amis. Eux qui étaient toujours invités à droite à gauche avant.

Mais à force de refuser les invitations faute de temps à accorder aux autres, le cercle se restreint petit à petit. Montrez aux autres que leur compagnie ne vous intéresse pas suffisamment pour que vous dégagiez du temps pour eux, et vous verrez s'ils tiennent le coup encore longtemps.

C'est le propre de l'être humain. On ne peut pas continuellement essayer des refus. Arrive un moment où l'on se lasse, on passe à autre chose. Nul n'est indispensable.

Lila n'avait eu d'autres choix que de suivre le mouvement. Ils formaient un couple après tout.

Si lui avait trop de travail pour sortir, elle s'en voulait de le laisser seul à la maison et partir s'amuser sans lui, même s'il passait le plus clair de sa soirée

enfermé dans son bureau.

Ainsi, la liste de ses contacts n'était faite que de collègues et de clients. Il n'aimait pas s'encombrer et effaçait au fur et à mesure les numéros des personnes qui ne comptaient plus, comme on se débarrasse du superflu.

Sa vie était suffisamment remplie comme ça. Du moins c'est ce qu'il se donnait comme explication à lui-même lorsque Lila lui reprochait de les couper du monde avec son acharnement au cabinet.

Donc, pour résumer : sa mère pétait légèrement les plombs et ne lui était d'aucune aide (d'ailleurs, il faudra bien qu'il se penche sur ce problème dès qu'il aura réglé le sujet Lila), Maud n'a pas eu de nouvelles (et en même temps, vu son comportement vis-à-vis d'elle, pas sûre qu'elle le lui dise si jamais elle en a un jour), et il ne peut pas joindre les parents de Lila puisqu'ils sont sur liste rouge et qu'il ne connaît pas leur nouvelle adresse.

Pour couronner le tout, il a effacé un à un les numéros de ceux qui auraient pu l'aider à la localiser.

De plus, vu le succès qu'il avait eu à contacter Maud via les réseaux sociaux, il était certain qu'il en serait de même s'il essayait avec d'autres personnes.

S'il appelle la police, ils ne pourront pas grand-chose pour lui. Il sait qu'on ne peut pas signaler la disparition d'un adulte aussi rapidement. On lui répondra certainement que ce n'est rien. Et puis, il connaît beaucoup de flics du coin avec son travail, il n'a pas l'intention de se ridiculiser.

Il n'a pas non plus envie d'en parler à ses collègues, pour la même raison. On ne peut pas se montrer faible dans un monde de requins.

Il ne laissera rien paraître. C'est décidé. Et puis de toute façon, elle finira bien par revenir, elle va se lasser de cette vie d'exil. Le confort de leur maison lui manquera.

Il constate, non sans peine, qu'il pense que c'est d'abord la maison qui pourrait lui manquer, et non pas lui. Son processus de dévalorisation enclenché plusieurs années auparavant semble avoir porté ses fruits. Il se sent suffisamment peu de chose pour que personne ne soit assez attaché à lui finalement.

Il n'a alors plus qu'une seule chose à faire : attendre.

5 Septembre 1989

— Ne t'inquiète pas Léandro, tout va bien se passer, lui dit sa mère avec un franc accent Italien.

Isabella a appris à parler français il y a longtemps de cela. Elle était tombée amoureuse des écrits de Baudelaire et avait décrété que le français était la plus belle langue du monde. Elle avait dit à ses parents qu'un jour, elle vivrait en France, à Paris pour être exacte, et qu'elle logerait dans un joli appartement qui donnerait sur les toits de Paris et la Tour Eiffel.

Et puis, elle a rencontré Armando, et ce fut le coup de foudre. Elle avait alors aussitôt oublié ses rêves car il ne les partageait pas avec elle. Et quelques mois plus tard, Léandro était arrivé, ce qui avait en quelques sortes scellé son sort, c'est du moins comme cela qu'Isabella l'avait vécu.

Elle n'était pas triste, loin de là ! Son rôle d'épouse et de mère lui allait à merveille. Elle vivait une folle passion avec Armando, et leur fils était parfait.

Mais, petit à petit, la passion a peu à peu cédé la place à la haine.

Leur relation n'était que chaos, rythmée par de violentes disputes dont les époux ressortaient chaque fois un peu plus aigris.

Elle lui en voulait de n'avoir pas partagé son projet d'exil en France, son rêve. Il ne supportait plus que sa femme lui balance sans cesse à la figure qu'elle ne menait pas la vie qu'elle aurait souhaitée.

Et puis l'idée avait germé en elle. Elle était jeune, et Léandro était un petit bonhomme plein de ressources, il s'y ferait, forcément. Alors, elle avait quitté Armando et était partie vivre en France avec leur fils.

Mais personne n'avait demandé son avis à Léandro. C'est vrai qu'il passait le plus clair de son temps avec sa mère, mais il aimait aussi son père.

Isabella avait mûrement réfléchi, elle ne voulait pas faire souffrir son enfant. Mais elle n'en pouvait plus de cette ville. Venise lui paraissait si étouffante à présent. Si elle ne le faisait pas maintenant, elle le regretterait toute sa vie, et elle avait peur de le faire payer à Léandro.

Et puis, ce ne serait pas le premier enfant à changer de vie, et comment ne pourrait-il pas se plaire en France, après tout ?

Il avait tant pleuré qu'elle avait failli renoncer plus d'une fois. Elle s'était alors fixé une date limite. Si Leandro ne s'était toujours pas fait à cette nouvelle vie d'ici les vacances de la Toussaint, ils retourneraient vivre à Venise.

En tout cas, c'est cette version qu'Isabella lui avait fournie à l'époque.

Elle se tient debout devant son petit Léandro, alors âgé de six ans. Elle est si belle, on dirait Sophia Loren. D'ailleurs, Léandro voit bien que les hommes s'attardent sur elle, et il ne le supporte pas.

Ils sont arrivés en France en Juillet et habitent en Province, à côté de Paris parce que les loyers étaient bien trop chers là-bas.

Sa mère l'avait tout de même emmené voir la Tour Eiffel et il avait dû faire beaucoup d'efforts pour ne pas s'émerveiller devant la dame de fer. Mais il ne donnerait pas ce plaisir à sa mère. Pas question qu'il puisse montrer un quelconque intérêt à ce pays pour lequel on l'a privé de son père et du reste de sa famille et amis.

Et maintenant il est là, au milieu d'enfants qu'il ne connaît pas et qui piaillent en français.

Heureusement que sa mère s'est toujours évertuée à lui parler dans cette langue, il la maîtrise plutôt bien à présent. Même s'il a un accent très prononcé.

Il regarde sa mère durement, en fronçant les sourcils.

— Je ne suis pas inquiet.

Il a tellement changé depuis qu'ils sont partis, elle ne le reconnaît presque plus. Lui qui se montrait si doux avec elle, était à présent odieux et méchant. Elle savait qu'il cherchait à lui faire payer ce départ, mais elle espérait qu'elle retrouverait vite son petit *gattino*¹, comme elle l'appelait toujours.

À présent, il refuse qu'elle le nomme ainsi et ne répond plus qu'à son prénom, et encore, quand cela lui dit.

« Maman, il parle drôlement celui-là » dit un petit blondinet à quelques pas de Léandro, celui-ci faisant sans doute allusion à l'accent du petit Italien.

« Et alors ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? » lâche un autre garçon plutôt chétif.

— Bonjour, je m'appelle Nathan, et toi ? Tu es nouveau, non ?

Léandro est partagé entre l'envie de suivre sa ligne de conduite consistant à se comporter en créature aigrie et celle de répondre à ce garçon qui, pour une raison qu'il n'aurait su définir, lui avait aussitôt tapé dans l'œil. Il avait opté pour la sympathie à son égard. Après tout, ce Nathan n'y était pour rien dans toute cette histoire.

C'est ainsi qu'est née une grande histoire d'amitié entre les deux enfants, devenus aussitôt inséparables. C'est d'ailleurs grâce à cette amitié que Léandro et sa mère étaient restés en France.

Léandro avait trouvé en Nathan un véritable frère, et une seconde famille.

Isabella était évidemment triste qu'il ait connu cet épanouissement auprès d'autres personnes qu'elle, car il se montrait toujours aussi peu avenant avec sa mère.

Mais elle ne pouvait pas lui en vouloir. Et puis, il allait bien, c'était le principal.

6
09 Avril 2019
Le lendemain du jour où ...

Il a mal dormi. Il n'a plus un sommeil correct depuis plusieurs années, mais là, il n'a presque pas fermé l'œil de la nuit.

Ces insomnies, il ne les connaît que trop bien. Elles sont là depuis tellement longtemps à présent.

Il ne le reconnaîtrait pas si on le lui demandait, mais il a passé sa nuit à guetter le moindre bruit, espérant que Lila ferait son apparition.

Mais non. Elle n'est pas rentrée.

Il sort de son lit à moitié défait, le côté de Lila étant resté parfaitement intact. Lorsqu'il avait acheté ce lit extra large, cela n'avait pas plu à Lila. Elle aimait dormir collée à lui. D'ailleurs, lorsqu'ils étaient étudiants, dans leur petit appartement, leur canapé-lit était tout petit. Ils avaient mis beaucoup de temps à acheter un « vrai » lit deux personnes. Ils étaient fusionnels et ne pouvaient dormir loin l'un de l'autre, alors à quoi bon un lit aussi large ? lui avait-elle dit.

Mais il avait argumenté en disant que c'était beaucoup plus confortable et vu la taille de la chambre, il fallait un grand lit.

Soit.

Mais elle avait eu raison. Avec le temps, l'espace qui s'offrait à eux les avait distancés l'un de l'autre et chacun avait gagné son coin à lui, de chaque côté du lit.

Il passe un bon quart d'heure sous la douche pour tenter de se réveiller et effacer les reliques de cette nuit sans sommeil. Il doit être présentable pour aller travailler.

Il prend deux tasses de café noir. Cela devrait lui permettre de tenir jusqu'à la prochaine tasse à son cabinet.

Il salue poliment les secrétaires et ses confrères et demande, l'air de rien à Edwige, si elle n'a pas eu d'appels de Lila.

— Toujours pas Léandro, lui répond-elle avec un air un peu moins étonné que la veille. Les choses seraient-elle en train de redevenir normales ?

Il n'est pas à ce qu'il fait. Il n'écoute pas ses clients. Il a tellement de coups de fil à passer, tellement de dossiers à traiter.

Il se sent harcelé tout à coup. Par tous ces gens, tous ces papiers qui semblent le regarder avec insistance.

Il se sent mal. Comme s'il lui manquait quelque chose. Lila. C'est Lila qui lui manque.

Ils sont ensemble depuis qu'il a seize ans. Il se rend compte qu'il a vécu plus de temps avec que sans elle à présent.

Mais elle n'est plus là, et il n'a aucune idée de l'endroit où elle se trouve.

Soudain, une idée le traverse. Une idée tellement folle qu'elle lui semble être criante de vérité. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt !

Tout ceci n'est qu'un test. Lila est bien du genre à faire ce genre de choses. Elle cherche à le faire réagir. Elle n'en peut plus de la vie qu'il lui fait mener. Il le sait. Il le savait déjà quand elle était encore là, d'ailleurs. Mais il n'a rien fait pour y remédier. Il pensait sans doute qu'elle serait toujours là.

Mais elle n'était pas heureuse, elle ne l'était plus. À trop l'avoir porté à bout de bras pour l'empêcher de sombre, c'est elle qui en avait fait les frais.

Son énergie rayonnante s'était peu à peu transformée en résignation. Elle ne pouvait rien pour lui, et cela la rendait si triste. Tellement triste.

Il le voyait, il le savait, mais il n'avait rien fait. Et maintenant, c'était trop tard.

Trop tard ? Peut-être pas ...

Si tout cela n'était qu'une mise en scène, un test, alors il pouvait peut-être la retrouver. Mais comment s'y prendre ?

— Léandro ?

Edwige se tient debout, devant lui.

Derrière son bureau, son patron est assis dans son grand fauteuil, l'air absent.

— Léandro, vous allez bien ?

Il sort enfin de ses songes. Il a une révélation : il doit retrouver Lila et il ne pourra pas le faire depuis ce bureau. Il doit partir, s'absenter.

— Edwige, je vais prendre quelques jours. J'ai des choses à régler.

Elle semble choquée par cette nouvelle.

Les absences de Léandro pouvaient quasiment se compter sur les doigts de la main. Il ne prenait jamais de vacances. Les vacances permettent de se relâcher. Et quand on se relâche, on est bien trop sujet au vagabondage de l'esprit. Et ça, c'était impossible. Il ne pouvait pas se le permettre.

— Très bien, et que dois-je dire à vos clients ?

— Vous leur direz que j'ai des choses personnelles à gérer. Vous transmettez mes dossiers aux autres. Je resterai joignable en cas de besoin de toute façon.

Il sait que personne ne pourra lui reprocher cette absence. D'ailleurs, bon nombre de ses collègues le poussaient régulièrement à souffler un peu, ce qu'il ne faisait jamais.

Ses dossiers seraient entre de bonnes mains.

Et puis, qu'importe. Il avait d'autres soucis à gérer pour le moment.

7
10 Avril 1999

Elle se prépare consciencieusement devant le grand miroir de sa chambre. Elle a dompté ses longs cheveux d'un roux flamboyant en une tresse travaillée, et porte son tee-shirt préféré. Sa mère voulait qu'elle mette une robe, la petite rose avec de la dentelle. Mais elle avait bien vu à la moue gênée de sa fille que c'était un peu ringard.

C'est la première fois qu'elle organise une vraie fête chez elle.

Ses parents sont assez stricts, pas vraiment du genre à laisser sortir leur fille tous les weekends.

Mais là, c'est différent. Elle vient tout juste d'avoir ses quinze ans, et c'est cette soirée qu'elle a demandée comme cadeau d'anniversaire. Rien d'autre.

Ses parents n'avaient pas pu lui refuser cette demande, elle qui se montre toujours si raisonnable et sérieuse.

« Après tout, on n'a pas tous les jours quinze ans », lui avait répondu son père dans un sourire entendu qui signifiait son accord. Aussitôt, sa mère l'avait aidée à établir une liste d'invités, « ni trop ni trop peu », lui avait-elle dit.

En tête de liste venait Maud Besson, bien sûr. C'était sa meilleure amie.

Jusque-là, ses anniversaires étaient plutôt féminins, mais cette année, ce serait différent.

Elle allait faire une boum, et des garçons seraient invités.

Evidemment son père avait tiqué, il était incapable de voir sa fille unique grandir, c'était toujours sa « toute petite » comme il l'appelait.

Cela ne la gêne pas. Lila n'est pas une adolescente comme les autres. Elle se moque de ce que l'on peut penser d'elle. Alors si cela fait plaisir à son père de l'appeler « ma toute petite » devant ses amis, qu'importe.

En fin de liste, elle avait écrit fébrilement deux noms : Nathan et Léandro.

— Tiens, ils sont nouveaux ces deux-là ? Ces prénoms ne me disent rien ... lui

avait dit sa mère.

Rougissante, Lila avait balbutié un semblant d'explication qui avait fait sourire sa mère.

— Maud aime bien Nathan, et Léandro est son meilleur ami. Ils sont dans une autre classe de seconde.

— Et il est gentil ce Léandro ? l'avait taquinée sa mère, ayant bien compris qu'il y avait quelques sentiments là-dessous.

— Il est sympa oui ...

Sa mère lui avait souri et avait cessé de lui poser des questions.

Après tout, quinze ans, c'est l'âge des premiers amours. C'est d'ailleurs à cet âge précisément qu'elle avait rencontré le père de Lila.

Elles avaient ainsi fini la liste des quinze invités et avaient terminé avec les achats à effectuer.

Le lendemain, Lila avait pris son courage à deux mains pour aller trouver Nathan et Léandro.

Accompagnée de Maud, elle avait soufflé un bon coup avant de foncer droit sur les garçons.

— Dans quinze jours je fête mon anniversaire, je fais une soirée chez moi. Si ça vous dit, vous pouvez venir.

Et voilà, droit au but. Du Lila tout craché !

Elle l'avait joué détachée, du genre « vous pouvez passer si vous voulez, sinon tant pis, je m'en fiche pas mal ! ». Mais il n'en était rien, évidemment.

Maud avait fait la maligne en poussant Lila à aller parler aux garçons, mais à présent qu'elles étaient devant eux, celle-ci se contentait de jeter des petits regards en biais à Nathan, qui lui souriait tout aussi timidement.

Pendant ce temps, Léandro fixait intensément Lila de ses yeux brun profond.

— J'ai bien cru que tu ne viendrais jamais nous le demander, lui avait-il dit en endossant son sourire ravageur.

Mais Lila ne s'était pas démontée.

— Oui, c'est parce que j'hésitais. Après tout, on ne se connaît pas vraiment. Mais j'ai eu pitié de vous. On dirait que vous êtes seuls au monde, vous semblez avoir du mal à vous faire de nouveaux amis. C'est mon côté empathique qui a parlé.

Lila était une jeune fille brillante et pleine d'esprit. Sa répartie était légendaire et Léandro avait ri face à cette petite réplique bien sentie.

— C'est très généreux de ta part, de te soucier de nos relations sociales. Et nous ne pouvons qu'accepter ton invitation. Et puis, qui sait, il y aura peut-être de jolies filles ...

Lila avait accusé le coup. Elle l'avait bien cherché après tout. Mais au fond d'elle, elle savait pertinemment ce que cela voulait dire, et elle avait préféré partir rapidement avant de se mettre à virer rouge tomate.

Les deux duos étaient ravis de la fête qui s'annonçait, et ils n'avaient cessé d'y songer jusqu'à ce fameux jour.

Les parents de Lila étaient présents. Hors de question de laisser une bande de jeunes seuls dans leur maison. Mais ils s'étaient fait discrets, ils savaient qu'ils pouvaient faire confiance à leur fille. Ils avaient investi leur chambre au premier étage, laissant ainsi le rez-de-chaussée libre pour la fête.

Ce soir-là, la seule personne que Lila attendait vraiment, c'était Léandro. Elle avait accueilli chaque invité avec un grand sourire, mais son cœur faisait toujours un bond qui se calmait aussitôt la porte ouverte. Léandro et Nathan n'étaient toujours pas là, alors que tout le monde était arrivé.

Avaient-ils finalement changé d'avis ?

Une demi-heure plus tard, ils étaient enfin dans son salon.

— Désolé Lila, on est en retard, mais c'est Léandro. Il voulait absolument te trouver un bouquet de lilas ... Et quand il a une idée en tête !

Derrière Nathan, se tenait Léandro, son bouquet de fleurs odorantes dans la main.

— Sur le moment, j'avais trouvé l'idée sympa. Mais maintenant que je suis là,

je me dis que c'est peut-être un peu naze ... J'imagine qu'on t'a déjà fait le coup en plus.

— Non, c'est très gentil, merci, lui avait-elle répondu en saisissant le bouquet.

Il lui avait frôlé les doigts en lui donnant, et tous deux avaient ressenti la même chose à ce moment-là : une accélération cardiaque digne d'un sprinter sur le départ.

Lila s'était aussitôt éclipsée pour mettre les fleurs dans un vase et reprendre ses esprits par la même occasion.

En revenant dans le salon, elle avait vu Maud et Nathan en pleine conversation au loin. Les autres convives se déhanchaient sur le tube de Larusso, et Léandro se tenait devant la cheminée, il regardait les photos de famille.

Elle avait saisi deux verres de coca au passage et s'était dirigée vers lui.

— Tiens, j'ai pensé que cette course aux lilas t'avait donné soif.

— Oui, courir après les jolies choses peut être difficile parfois.

Le charme à l'Italienne ...

Après une gorgée, il avait saisi le verre de Lila et avait posé les deux gobelets sur la table. Il lui avait pris la main et l'avait entraînée vers le milieu du salon qui faisait office de piste de danse.

Killing me softly des Fugees résonnait dans la pièce. L'occasion parfaite pour inviter Lila à danser.

Il l'avait tendrement enlacée et Lila avait failli tomber tant ses jambes étaient en coton. Il l'avait soutenue et avait plongé son regard brun ténébreux dans les reflets aquatiques de celui de sa partenaire.

Ils s'étaient ainsi sondé durant tout le morceau. Le monde autour d'eux n'existait plus. Ils étaient seuls au monde. Leurs corps s'étaient enlacés pendant une durée indéfinie qui avait pris fin dans un « Joyeux anniversaire » en musique, accompagné du gâteau.

Ils avaient dû se lâcher l'un l'autre, mais chacun d'eux avait compris à ce moment-là, que ce n'était que partie remise.

8
11 Avril 2019
Deux jours après

Il a retourné le problème dans tous les sens cette nuit. Il n'a pas plus dormi que la nuit précédente d'ailleurs.

Qu'attend-elle de lui ? Comment est-il censé s'y prendre ?

Il a bien une idée, mais cela semble un peu farfelu. En même temps, c'est la seule qu'il ait, donc bon ...

C'est décidé, il va se rendre au parc, le parc dans lequel ils se rendaient souvent lorsqu'ils étaient étudiants. Ils s'asseyaient sur un banc et jouaient les « petits vieux » comme ils s'amusaient à se qualifier.

La plupart du temps, ils lisaient. Lui assit, elle allongée sur ses genoux.

D'autres fois, ils se contentaient de regarder les gens passer et se permettaient de se moquer gentiment quand l'occasion se présentait. Ils jouaient souvent au jeu des enfants de : « moitié Omer Simpson, moitié Monica Belluci », par exemple. Cela les faisait beaucoup rire.

Parfois aussi, ils y venaient avec la troupe. Ils s'y donnaient rendez-vous avec des amis et y passaient la journée à rire, discuter, jouer au badminton. De merveilleuses journées datant de la belle époque, celle où tous étaient heureux, où tous étaient présents.

Alors pourquoi pas, après tout.

Cet endroit représente leur bonheur, celui qui s'est évaporé au fur à et mesure des années. Ce parc est un symbole, et il ne serait pas étonné qu'elle y retourne. D'ailleurs, souvent elle lui demandait d'y aller avec elle. Mais il n'avait jamais le temps, il avait du travail, lui.

Il prend une douche rapide et avale son double expresso avant de se mettre en route.

Le cœur battant, il descend de la voiture à peine quinze minutes plus tard. Il se dit qu'il aurait pu faire un effort. Le parc n'était pas si loin de chez eux, et il

aurait pu lui faire plaisir. Mais le plaisir n'était plus sa priorité ces derniers temps. Qu'il s'agisse du sien ou de celui des autres. C'était devenu un concept si flou qu'il avait presque fini par oublier ce qu'il représentait.

Il chasse cette idée. De toute façon, il ne peut plus revenir en arrière.

Il accélère le pas sur le chemin qui l'amènera jusqu'à leur endroit. Jusqu'à leur banc où ils avaient gravé leurs initiales un jour. Lila avait dit que c'était d'un banal sans nom, mais il avait bien vu à son petit sourire en coin que l'idée ne lui déplaisait pas tant que cela finalement.

Toutefois, elle refusait qu'il entoure leurs L&L d'un cœur, il ne fallait pas pousser quand même. Il était alors resté très sobre et s'était contenté d'un rectangle pour les isoler du reste des prénoms : « on ne va pas se mélanger à tous ces gens dénués d'imagination qui n'ont rien de mieux à faire que de graver leurs initiales sur un banc, non ? », lui avait-il dit très sérieux, ce qui l'avait fait rire.

Ce rire ...

Ce rire c'était le plus beau son du monde. C'était la promesse de leur bonheur pour toujours. En tout cas, ça l'était à cette époque-là.

Il se demande avec un pincement au cœur, à quand remontait la dernière fois qu'il l'avait entendu, ce rire. Cela faisait bien longtemps. Bien trop longtemps.

De nouveau, il balaie ce songe. Il ne peut pas se permettre de se laisser aller, pas maintenant.

Enfin. Il arrive à leur endroit.

Mais non, il doit se tromper ... Leur banc a disparu. Le joli banc en bois n'est plus là. À la place, trône un immonde bloc de métal vert.

Il se retourne, pensant qu'il a fait erreur, mais il s'agit bien de la bonne place. Et elle n'est pas là. Lila n'est pas là.

Peut-être est-elle déjà venue depuis qu'elle est partie de chez eux. Peut-être reviendra-t-elle. Il décide de l'attendre ici, il n'a rien d'autre à faire de toute façon.

Et il l'attend ainsi patiemment toute la journée, sursautant au moindre bruit de

pas en espérant qu'il s'agisse des siens. Mais non, Lila ne vient pas.

La nuit tombe à présent et son estomac gronde rageusement. Il n'a rien avalé de la journée et sa tête tourne lorsqu'il se décide enfin à se lever pour rentrer chez lui.

Il va aller dormir un peu, le parc ferme la nuit, donc Lila n'y viendra pas. Et puis il reviendra ici le lendemain, et les jours suivants s'il le faut.

Elle réapparaîtra forcément.

Oui, elle reviendra et il sera là. Il l'attendra le temps qu'il faudra.

9

Juin 1999

— Les garçons, à table !

Dans l'autre adolescente, Nathan et Léandro compulsent des bandes dessinées, affalés sur leur lit.

Ce lit était devenu le leur, tant Léandro passait de nuits dans cette maison. Il se sentait si bien dans ce foyer, que le seul hic à ses yeux était de ne pas porter le même nom que ses autres occupants. Dès sa rencontre avec Nathan, Léandro avait élu domicile chez les Vigorsky, ce qui avait ravi Céline et Jean. Il était aussitôt devenu leur second fils, chacun recevant d'eux la même attention.

Bien sûr, Céline avait éprouvé de la peine pour Isabella. Elle avait parfois la sensation d'être une voleuse et se détestait pour cela. Mais les liens qu'elle avait noués avec Léandro étaient devenus si forts avec le temps ...

Evidemment, elle ne manquait jamais de prendre des nouvelles d'Isabella. « Léandro, comment va ta mère ? J'espère qu'elle passera nous voir un de ces jours ! », lançait-elle régulièrement.

Mais elle savait qu'Isabella n'oserait jamais venir sans y être conviée. Et Céline savait que Léandro ne lui dirait jamais qu'elle était la bienvenue. Cet accord tacite mettait donc Isabella à l'écart, ce qui, insidieusement, arrangeait bien Céline qui prenait de plus en plus de place dans la vie de son « fils de cœur » comme elle appelait Léandro.

Après tout, elle n'y était pour rien si Léandro et sa mère avaient des rapports compliqués. Et puis, il voyait bien qu'elle avait une bonne influence sur lui.

Tiens, pas plus tard que l'année dernière, elle s'était vue félicitée par l'un des professeurs des garçons. Celui-ci lui disait combien ses deux protégés avaient de la chance de l'avoir.

Elle avait arrêté de travailler pour s'occuper de Léandro. Elle voyait bien qu'Isabella n'arrivait à rien avec lui, et elle avait peur qu'il tourne mal si elle n'intervenait pas. Elle s'était donc donné pour mission de le rendre heureux et de le mettre sur la voie de la réussite.

En primaire, il ne cessait de se bagarrer. Isabella ressortait souvent en pleurs de l'école. Les instituteurs de Léandro lui assuraient que c'était un gentil garçon et qu'il se montrait exemplaire en classe. Mais il jouait les caïds dans la cour de récréation. Alors oui, il ne provoquait jamais les autres, il se positionnait plutôt comme le défenseur des opprimés. Mais ses réponses à coups de poings rageurs n'étaient apparemment pas appréciées par le corps enseignant, ni par les parents.

Constatant une nouvelle fois Isabella en larmes, alors que les garçons n'étaient qu'en CE1, Céline lui avait proposé de l'aider. Isabella était tellement fatiguée par l'attitude de son garçon qu'elle avait accepté cette main tendue.

Au fond d'elle, elle savait que Léandro serait plus réceptif à ce que Céline et Jean pourraient lui dire. Et même si l'idée que d'autres se substituent à elle dans le cœur de son fils lui arrachait les tripes, elle ne voulait que son bien-être.

Une fois, vers la fin du CP, alors que la maitresse de Léandro avait une nouvelle fois convoquée Isabella, elle avait même proposé à Léandro de retourner en Italie, pensant que l'agitation de son fils provenait d'une incapacité à s'intégrer.

Mais il avait refusé, disant qu'elle ne l'arracherait pas une fois de plus à des gens qu'il aimait. Il parlait bien sûr des Vigorsky.

C'est ainsi que sa propre mère s'était effacée, pour son bien, laissant la place à d'autres de faire ce que son fils lui interdisait : l'aimer.

— Les garçons ! Ça va être froid ! reprend Céline depuis la cuisine.

Nathan et Léandro finissent par sortir de leur tanière. Le premier a encore la marque de son oreiller sur sa joue arrondie. Il s'était réveillé peu de temps avant et émergeait tout juste. Contrairement à Léandro, Nathan a une allure pouponne avec ses cheveux blonds et lisses, ses yeux d'un joli vert clair et son regard doux. Son meilleur ami, quant à lui, a tout de l'Italien ténébreux, cheveux noirs et regard brun profond. Il a la beauté de sa mère et l'air assuré de son père. C'est déjà un vrai jeune homme, personne n'aurait pu dire qu'ils avaient le même âge.

— Salut, marmonnent les deux adolescents à l'attention de Céline et Jean.

Elle se tient devant son four, prête à en sortir le roastbeef dominical, une tradition chez les Vigorsky. Lui regarde le journal, bien calé dans son fauteuil de patriarche, en bout de table.

— Eh bien, j'en connais deux qui se sont encore couchés tard, les taquine Céline en réclamant un bisou de chacun des garçons. Mais bon, avec les notes que vous avez eues encore cette année, je ne peux pas vous en vouloir va ... ajoute-t-elle en souriant.

— Vous avez eu d'excellents bulletins les garçons, dit alors Jean en leur tendant à chacun une enveloppe. Voici une petite récompense.

— Des places de concert ! s'écrie Nathan fou de joie.

— C'est top, merci ! dit à son tour Léandro.

— De rien mes chéris, dit Céline ravie de l'effet de leur cadeau. Et, vous avez vu, nous avons pris quatre places, comme ça, si vous voulez emmener quelqu'un ...

— Maman ! s'offusque gentiment Nathan. C'est privé, quoi !

Léandro pouffe de rire.

— Comme si tu étais capable d'avoir une vie privée toi, non mais j'hallucine !

Nathan rit à son tour.

— Mais c'est toi là, tu ne sais pas tenir ta langue, non plus !

— Bon, en tout cas, sachez que nous pouvons tout à fait assurer le service de chauffeur pour vous y emmener. Vous n'avez plus qu'à demander à Maud et Lila si elles sont disponibles ... lâche Céline, l'air de rien.

— J'y crois pas ! Comment tu sais leurs prénoms ? demande Nathan les yeux grands ouverts.

— Ah, ah ! Je n'étais pas sûre que c'était elles, mais tu viens de me le confirmer ! Et Nathan, je connais tous les prénoms de tous vos amis depuis le CP. Tu crois que je vous emmène au lycée pour quelle raison ? Pour le plaisir d'écouter vos musiques d'ado dans la voiture dès le matin ? Eh non, c'est pour mieux vous espionner tiens ! conclut-elle en riant.

Jean et les garçons l'imitent à leur tour.

— Comme si c'était la seule raison ... intervient Jean. Tu serais bien malheureuse qu'ils ne veuillent plus que tu les déposes, et pas juste parce que tu

ne serais plus au courant de leurs fréquentations, je me trompe ?

— Oh ça va ! Oui j'ai besoin de me sentir aimée et indispensable. Ça fait partie de mon rôle de mère, c'est tout ! dit-elle, amusée.

Mais Céline n'avait pas réfléchi à ce qu'elle venait de dire. Un léger silence emplit la pièce.

— Excuse-moi Léandro, tu sais que je ne ...

— Je sais Céline, ne t'inquiète pas, réplique ce dernier avec un doux sourire.

— Bien, alors, vous nous les présentez quand ces filles ? demande Jean, histoire de briser la glace.

— Dans tes rêves papa ...

10
14 Avril 2019
Cinq jours plus tard

« Quel con ... »

Assis au bord de son lit, Léandro, tête calée dans ses mains, ressasse les vieux souvenirs. Tout lui revient. Leur bonheur, puis le début de leur fin.

Il se souvient de ce fameux week-end, il n'y a pas si longtemps de cela. En Janvier, oui ça doit être ça. Il ne prenait jamais de vacances, et elle avait fini par réussir à le convaincre de partir trois jours à la mer.

« — Qu'est-ce que tu veux qu'on aille foutre à la mer en Janvier ? lui avait-il dit.

— Rien. Justement. Nous pourrions nous balader le long de la mer et profiter, tout simplement.

— J'ai un boulot de dingue, ce n'est vraiment pas le bon moment.

— Ce n'est jamais le bon moment. S'il te plait, on en a besoin.

Son regard de chien battu avait fini par le toucher et il avait accepté, non sans réticences mais soit, il pourrait aussi travailler depuis leur hôtel de toute façon. Il comptait bien partir avec ses dossiers.

À peine arrivés sur place, il s'était mis à la tâche. Elle s'était alors promenée seule pendant plusieurs heures. Elle en avait l'habitude.

Mais elle semblait pourtant déterminée à le faire sortir, et ce dès son retour à l'hôtel.

— Il fait super beau, alors tu vas me faire le plaisir de refermer tes dossiers pour quelques heures, et tu vas m'accompagner.

— Lila, tu m'emmerdes à la fin. Tu n'as pas besoin de moi pour marcher, non ?

Elle l'avait fixé d'un regard qu'il n'avait jamais vu jusque-là. Il y avait là de la colère, mais pas uniquement. Quelque chose de l'ordre de l'ultimatum émanait

de ses yeux. Un sentiment difficile à appréhender mais qui l'avait fait céder.

En grognant, il avait enfilé son manteau et l'avait donc suivie jusque sur la plage.

— Regarde un peu comme c'est beau !

Lila fixait l'horizon. Il faisait froid, et un vent glacial leur mordait le visage. Mais cette mer sous ce ciel bleu d'hiver, c'était tout simplement magnifique.

Elle s'était tournée vers lui. Il pianotait sur son téléphone, il n'avait rien vu de la beauté de l'endroit.

— Léandro ?

Pas de réponse.

— Léandro ? dit-elle cette fois-ci de façon plus appuyée.

— Hum ? ânonne-t-il sans même lever les yeux de son portable.

Cette fois-ci fut celle de trop. Visiblement exaspérée et à bout, Lila avait saisi le téléphone des mains de Léandro.

— Mais ça ne va pas ! J'étais en train de rédiger un mail, c'est extrêmement important.

— Plus important que moi ?

— Oh arrête, tu sais très bien que je ne supporte pas quand tu joues les hystériques.

— Quand je joue les hystériques ?!

Lila n'en était pas revenue. Il lui avait semblé si méprisant.

— Oui tu as très bien compris. Je ne sais pas ce que tu as ces derniers temps, mais on n'est plus des gamins. J'ai un travail avec beaucoup de responsabilités, j'ai mieux à faire que de me promener main dans la main devant un coucher de soleil.

Lila avait eu les larmes aux yeux mais s'était retenue. Elle ne lui ferait pas le plaisir de s'effondrer devant lui.

— Allez, c'est bon, on a assez joué, rends-moi mon portable. Je vais rentrer à

l'hôtel, on se les gèle en plus.

— Non, tu vas m'écouter d'abord. Je ne pense pas que le fait de demander un minimum d'attention puisse être qualifié comme de l'hystérie. Je ne pense pas que le simple fait d'avoir envie d'exister à tes yeux soit de l'hystérie. Ce n'est pas que tu ne t'intéresses pas assez à moi le problème, c'est que tu ne t'intéresses même pas un tout petit peu à moi. Je finis par me dire que cela ne changerait pas grand-chose si nous étions ...

— Si nous étions quoi ?

— Si nous étions séparés, lâche-t-elle enfin dans un souffle.

— Tu dis n'importe quoi.

— Non. Tu es tellement pris par ton travail que tu ne vois même plus ce qu'il se passe sous ton toit. Sais-tu au moins depuis combien de temps nous n'avons pas fait l'amour ?

Léandro regarde autour de lui, gêné par les propos de Lila et redoutant que le couple non loin d'eux ait pu entendre.

— Ben vas-y, dis-le encore plus fort, pas sûr que tout le monde ait bien entendu.

— Je n'en ai rien à foutre de ce que les autres pensent.

— Eh bien pas moi, figures-toi.

— Puisque tu n'es pas fichu de répondre, je vais te le dire : huit mois. Cela fait huit mois que tu ne m'as pas touchée. Tu trouves cela normal ?

— Comme s'il y avait une norme pour ce genre de choses, c'est idiot.

— Donc, ça ne te manque pas visiblement.

— Je n'ai pas le temps Lila, répond-il durement.

— Très bien. Alors peut-être que je devrais commencer à chercher quelqu'un qui serait prêt à accomplir cette tâche qui ne présente aucun intérêt à tes yeux, dans ce cas.

— C'est une menace ?

— Je ne sais pas.

— C'est pitoyable.

— Tu vois à quoi j'en suis réduite.

— Parce que j'imagine que c'est aussi de ma faute si tu te comportes de cette façon.

— Oui.

— Eh bien tu sais quoi, fais ce que tu veux. Et maintenant rends-moi mon portable, j'ai des choses importantes à régler, avait-il aboyé.

Elle avait alors jeté l'appareil de toutes ses forces dans le sable et l'avait fixé droit dans les yeux, soutenant son regard coûte que coûte.

Quelque chose avait changé en elle ce jour-là, indéniablement. Il aurait dû y prêter attention. C'est à cet instant qu'elle avait pris sa décision, il en était sûr à présent. Elle l'avait quitté pour un autre homme.

Quinze jours après le week-end à la mer Janvier 2019

« Salut Maud, c'est Lila ... »

Quand son amie de toujours avait décroché son téléphone ce jour-là, il lui avait fallu quelques instants pour réagir.

Les appels de Lila étaient devenus aussi rares qu'une oasis en plein désert, et de son côté elle avait fini par lâcher du lest, elle-aussi.

« – Ça alors, Lila ... Je suis vraiment très heureuse de t'entendre. Tout va bien ? »

Elle semblait inquiète à présent.

— Oui, tout va bien, ne t'en fais pas. J'avais juste envie de t'appeler, de prendre un peu de vos nouvelles.

— Eh bien, ça va. Paul vient de changer de travail, il n'a plus tous ces déplacements qui nous gênaient l'existence et peut enfin profiter de Lali.

Lali ...

Lorsque Maud et Lila étaient adolescentes, elles s'étaient amusées à trouver les prénoms de leurs futurs enfants. À cette époque, Lila ne se projetait pas vraiment, mais Maud se voyait déjà mère d'une famille nombreuse. Elle n'avait qu'un enfant pour le moment, mais elle comptait bien ne pas s'arrêter là.

Un jour, alors qu'elles devaient être en troisième, Maud avait dit que sa première fille s'appellerait Lali, en l'honneur de sa meilleure amie, de sa sœur de cœur. Elles avaient toutes deux ri de cette bêtise qui s'était finalement concrétisée le jour de la naissance de la petite. C'est l'une des filleules de Lila, et celle-ci regrette de ne pas passer assez de temps à ses côtés.

Mais cela était devenu de plus en plus difficile.

Au fur et à mesure des années écoulées, la possibilité d'être mère s'éloignait de plus en plus pour Lila, elle n'arrivait plus à rester auprès d'autres enfants. C'était trop dur à supporter.

Elle avait alors pris ses distances avec Maud et sa fille, comme avec le reste de ses amies, à présent toutes mamans.

— Comment va Lali ?

— Très bien, c'est une sacrée chipie ! Elle adore l'école et s'est tout de suite mise sa maîtresse dans sa poche.

— Ah oui, c'est vrai qu'elle a fait sa première rentrée scolaire ... Je suis désolée, j'avais oublié.

— Ce n'est pas grave Lila ...

— Ecoute je ... je me demandais si tu aurais envie qu'on dîne ensemble un de ces soirs ?

— Autant demander à un aveugle s'il veut voir ! Evidemment que je serais ravie de dîner avec toi !

Lila fut soulagée. Après tout ce temps elle avait redouté que son amie se soit éloignée d'elle. Mais il est des liens indéfectibles qui résistent à tout, même à l'absence.

— J'en suis ravie, tu serais disponible ce Samedi ?

— Je vais faire en sorte que oui. Hors de question de rater l'occasion de te voir ...

Lila avait senti l'émotion la submerger. Elle s'était contenue tant bien que mal.

— C'est parfait, on se retrouve à la brasserie habituelle alors ? Pour vingt heures ?

— C'est noté ! À samedi, Lila.

— À Samedi.

Lila avait raccroché, heureuse d'avoir entendue cette voix si familière et rassurante.

Ce Samedi-là, les deux amies s'étaient retrouvées comme si elles ne s'étaient jamais quittées.

Elles avaient passé un merveilleux moment en évoquant leurs vieux souvenirs.

Maud avait raconté tous les exploits de sa fille et lui avait montré des dizaines de photos.

« — Mais assez parlé de ma fille. Et toi alors, comment vas-tu ?

— Oh moi, tu sais, la routine habituelle ...

— Mais encore ?

Maud avait voulu en savoir plus. Pas question de laisser son amie se défiler ainsi alors qu'elle avait bien perçu que Lila ne semblait pas dans son assiette.

— Ça va, j'ai pas mal de boulot, je suis bien occupée, je ne peux pas me plaindre ! avait-elle tenté en feignant le bonheur.

Mais Maud la connaissait trop pour s'y laisser prendre.

— Très bien, et pour le reste ?

Lila lui avait souri tristement. Elle savait bien où Maud voulait en venir.

— C'est toujours pareil ... Il reste ... J'ai de plus en plus de mal à composer avec tout ça en fait.

Voilà, elle avait fini par lâcher quelque chose. Elle avait besoin de se délester de ce poids qui pesait de plus en plus lourd sur ses épaules. Et s'il y avait bien quelqu'un qui pouvait comprendre la situation, c'était Maud.

Cette dernière avait secoué la tête, désolée d'entendre cela visiblement.

— Tu n'arrives toujours pas à lui parler ?

— Non, il s'est complètement refermé. Nous habitons dans la même maison, et c'est le seul lien qui nous unit à présent.

— Merde ... Je suis désolée, je ne pensais pas que la situation s'était dégradée à ce point. Mais toi, tu comptes faire quoi ? Peut-être qu'à un moment donné, s'il ne veut rien entendre, s'il refuse de changer ...

Elle avait du mal à finir sa phrase apparemment. Mais elle n'en avait pas eu besoin, Lila avait bien compris ce que son amie voulait dire.

— J'y ai déjà pensé. D'ailleurs j'y pense de plus en plus. Mais si je devais un jour le quitter, ce serait la fin pour lui, il ne s'en remettrait pas.

— Tu ne peux pas rester avec lui uniquement pour lui servir de béquille, Lila. Il te rend malheureuse. Cela fait des années que cela dure. Tu ne peux pas te laisser enfermer dans cette vie avec lui.

— Je sais ... Mais c'est trop difficile d'envisager ma vie sans lui.

Maud avait soupiré. Lila n'était pas prête à réagir. Elle ne supportait pas de voir son amie si triste. Il fallait faire quelque chose.

— Bon, je crois que je vais rentrer, avait commencé à dire Lila.

— Non mais tu es sérieuse là ? Ceci n'est pas envisageable ! On va aller danser.

— Danser ? Mais enfin, cela fait des années que je n'ai pas dansé !

— Justement ! Tu adorais ça ! On adorait ça, tous les quatre ... avait-elle ajouté, non sans éprouver un sentiment de regret.

— Oui mais c'était il y a si longtemps, c'était dans une autre vie ...

— Rien à faire. On y va, tu me suis. Je ne te laisse pas le choix.

Lila avait souri devant la détermination sans failles de son amie et s'était laissée porter jusqu'à un bar plutôt intimiste, dont une pancarte à l'entrée annonçait une soirée années 90. Elle avait constaté avec un certain soulagement que les personnes présentes avaient leur âge, elles ne dépareilleraient donc pas.

Elles s'étaient assises à une petite table et avaient commandé un jus de fruits avant que Maud n'entraîne Lila sur la piste, argumentant que c'était leur chanson.

Dans un premier temps timide, Lila avait petit à petit laissé libre cours à son corps, les mouvements cadencés reprenant leurs droits. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas éprouvé une telle liberté. Laisser ses mains, ses bras, ses hanches onduler sur les notes. Fermer les yeux, se laisser transporter.

Elle avait ainsi dansé pendant un temps indéfini, et lorsqu'elle avait ouvert les yeux, Maud était assise à leur table. Elle observait son amie avec un large sourire.

Lila l'avait alors rejointe.

— Dis donc, tu m'as lâchement abandonnée !

— C'est que je n'ai plus vraiment beaucoup de souffle en ce moment ...Mais je suis ravie de constater que tu prends du plaisir en tout cas !

— C'est quoi cette histoire de souffle ? Il y a un souci ? Tu te sens mal ? Tu es malade ?

Maud avait ri. Elle reconnaissait bien là son amie. Toujours inquiète du sort des autres.

— Non Lila, je vais très bien. Je suis juste ... enceinte.

12

Le même soir

Enceinte ...

Ce mot avait longuement résonné dans la tête de Lila. Comme à chaque fois qu'elle l'entendait à présent. Ce tout petit mot de rien du tout, quelques syllabes mises bout à bout.

Comment se pouvait-il qu'une simple suite de lettres vous envoie un uppercut dans le ventre ? Un ventre qui restera désespérément vide ...

— Lila, tu vas bien ?

— Quoi ? Mais oui, bien sur ! Je suis très heureuse pour toi. Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

— Eh bien ... Je sais que pour toi c'est, disons, un peu difficile à entendre ...

Lila avait déjà parlé à Maud de son envie d'avoir un enfant, et du refus catégorique de Léandro à ce sujet.

— Oui, mais je suis sincèrement contente pour vous. Tu auras la famille nombreuse dont tu as toujours rêvé, c'est magnifique.

Lila a les larmes aux yeux à présent. Tout remonte à la surface. Maud la prend dans ses bras.

— Tu es jeune Lila, tu peux encore l'avoir aussi cette famille qui te fait tant envie à présent.

Lila avait compris que Maud lui signifiait que si elle quittait Léandro elle pourrait rencontrer quelqu'un qui aurait la même vision de la vie qu'elle. Lila s'était doucement défaite des bras de son amie.

— Ce n'est pas si simple. Et puis, imaginons que je le quitte. Je n'ai jamais connu que lui. Et si je ne savais plus comment faire pour plaire à un homme ? Est-ce que quelqu'un pourrait me trouver attirante ?

— Tu plaisantes là j'espère ! Toi ? Pas attirante ?

— Je finis par penser que c'est peut-être le cas ... Léandro et moi on ... il ne

m'a pas touchée depuis des mois.

Elle avait dit la fin de la phrase d'une seule traite.

— Ça n'a rien à voir avec toi. Il ne va pas bien, c'est tout. Il suffit de voir comment les hommes te regardent. J'ai bien vu moi tout à l'heure, pendant que tu dansais. Tu es une très belle femme Lila. Tu l'as toujours été.

Comme pour illustrer les propos de Maud, un homme s'était avancé vers elles.

— Bonjour, auriez-vous envie de danser ? avait-il demandé à Lila alors qu'un slow résonnait dans le petit bar. Un titre du groupe Scorpion, l'un des préférés de Lila.

Il était très bel homme et avait plongé son regard vert dans celui de Lila.

— Non, c'est gentil mais je ne suis pas libre, désolée ...

— Lila, il t'invite à danser, il n'est pas en train de te donner la clef de chez lui !

— Si je peux me permettre, votre amie a raison. Cela ne vous engage en rien !

Il lui balançait en plein visage un sourire ravageur et plein de fougue. Tout le contraire de ce qu'elle avait pris l'habitude de voir sur celui de Léandro.

— Bon allez, ça suffit, avait dit Maud en se levant et en poussant Lila dans les bras du bel inconnu. À ce rythme-là, le morceau sera fini que vous n'aurez pas encore commencé à danser.

L'homme réceptionna Lila avec un « Maintenant que je vous tiens, je ne vous lâche plus », et c'est ainsi qu'elle s'était laissée entraînée sur la piste, sa main dans celle d'un homme qu'elle venait tout juste de rencontrer.

— Je suis désolé d'avoir dû faire usage de la force pour que vous acceptiez de me suivre ...

— Vraiment ? lui avait-elle demandé en souriant.

— Absolument pas ! avait-il répondu, riant à son tour.

Ils avaient dansé ainsi, sans parler. Lila s'était surprise à aimer cela. Elle avait aimé le contact d'un autre, la sensation qu'elle éprouvait en sentant ses mains la tenir fermement. Cette sensation de désir qu'elle pouvait sentir dans la façon

qu'il avait de la serrer contre lui, ni trop, ni trop peu, juste comme il fallait.

— Vous sentez vraiment bon, lui avait-il dit en humant l'odeur de ses cheveux.

— C'est « sueur numéro 4 » avait-elle lâché, sans même réfléchir.

Finalement, son humour n'avait pas quitté le navire. Elle avait pensé à un moment qu'il s'était tari, comme une source non alimentée depuis des lustres.

Il avait ri à ses bêtises.

— Rassurez-moi, ce n'est pas un message subliminal au moins ?

— Non, je vous rassure. Vous sentez très bon.

— Ouf !

Les dernières notes de musiques avaient alors retenti.

— Je sais que cela serait déplacé de vous donner mon numéro de téléphone. J'ai bien compris que vous n'étiez pas libre. Mais je le regretterais si je ne vous disais pas que j'ai un compte Facebook, juste au cas où vous voudriez m'envoyer de vos nouvelles un jour, comme ça. C'est à mon nom, Thomas Roussin.

Elle lui avait souri.

— Très bien. Et moi, j'ai une page, c'est pour mon travail. C'est Lila Godberg traductrice.

— J'irai voir cela dès que je vous aurais restituée à votre amie.

Elle avait aussitôt regretté de lui en avoir trop dit. Mais après tout, même s'il la suivait sur sa page, il n'y avait rien de mal là-dedans. Beaucoup de personnes la suivaient et cela ne voulait rien dire.

Elle s'était demandé d'où avait pu venir cette impulsion à lui en dire autant sur elle. C'était énorme de sa part de lui avoir donné son nom. Cela ne lui ressemblait pas.

Sans doute était-ce la conséquence de ce plaisir ressenti à l'idée de pouvoir plaire à un homme, de voir dans ses yeux le désir qu'il pouvait éprouver pour elle. Elle s'était sentie vivante, femme à nouveau, et non plus simple objet de décoration.

— Bon, eh bien je crois qu'il est temps pour moi de vous abandonner, lui avait-elle dit.

— En effet. Alors, à bientôt peut-être, Lila Godberg traductrice.

— Bonne fin de soirée, Thomas Roussin.

Elle l'avait laissé sur place en retournant vers son amie. Elle l'avait imaginé la regardant s'éloigner et avait ondulé les hanches, rendant son allure plus féline que d'ordinaire, comme ça, sans même s'en rendre compte. Ou peut-être que si après tout. Certainement la conséquence de ce sentiment enivrant de plaire, de susciter du désir chez l'autre. Sentiment plus éprouvé depuis bien longtemps.

Elle avait sorti son portable de sa poche et avait vu une nouvelle notification de son compte Facebook, elle venait tout juste d'arriver.

— Tu as reçu un message ? lui avait demandé Maud en la voyant sur son portable. C'est Léandro ?

— Non, non. C'est juste un nouvel abonné sur ma page ...

13
15 Avril 2019
Six jours plus tard

Cela fait maintenant six jours qu'elle s'est évaporée. Il a passé les derniers jours sur ce banc froid, sans bouger. Chaque matin il arrive à l'heure de l'ouverture et ne repart que lorsque le gardien lui demande gentiment de le faire.

Six putains de jours ...

Hier, il s'est enfin décidé à aller à la gendarmerie, le seul moment où il a quitté son poste au parc.

Son interlocuteur a fini par prendre sa déposition, mais il sait qu'on l'a pris pour un fou. Imaginez un instant qu'on vous signale une personne disparue, une personne qui partage votre vie depuis des années, mais que vous êtes incapable de fournir la moindre photo d'elle ...

Il faut bien avouer que les circonstances ne jouent pas en sa faveur.

Alors il le sait, ils ne feront rien pour la retrouver, et lui ne sait pas quoi faire d'autre que d'attendre sur ce maudit banc de métal.

Il plonge la tête dans ses mains, se demande s'il finira dément à force d'attendre quelqu'un qui ne reviendra peut-être jamais.

— Ça n'a pas l'air d'aller ... dit soudain une voix, juste à côté de lui.

Il n'avait pas vu que quelqu'un s'était assis sur le banc. C'est une vieille femme. Ses cheveux blancs et ses rides marquées témoignent des années passées. Elle le fixe de son regard bleu azur, pleine d'empathie.

Sans qu'il puisse le définir, quelque chose dans son regard le pousse à lui parler. Et puis, il n'a pas prononcé un mot depuis deux jours, si ce n'est à la gendarmerie, mais ces mots n'auront servi à rien.

— J'ai perdu la femme que j'aime, dit-il alors, sans précaution.

Il fallait que cela sorte.

— Oh, je suis désolée pour vous. Mais quand vous dites « perdu », vous

voulez dire ... ?

— Je me suis réveillé un matin et elle n'était plus là. Et tout ça, c'est entièrement de ma faute. Je me suis vraiment comporté comme un gros con égoïste.

Léandro se surprend lui-même en prononçant ces paroles. C'est comme si quelqu'un d'autre les avaient prononcées à sa place. Il venait de se rendre compte que c'était en effet le cas. Lila avait toujours fait de son mieux pour supporter son air maussade et ses sautes d'humeur. Elle avait toujours été là et l'avait accompagné sans sourciller.

Et lui ?

Qu'avait-il fait ? L'avait-il seulement remerciée pour ce dévouement sans failles ? Non.

Lui avait-il ne serait-ce que montré une quelconque marque d'affection pour lui faire comprendre qu'il appréciait cet amour inconditionnel qu'elle lui donnait ? En aucun cas.

Il s'était comporté en parfait égoïste.

Il n'avait pas pris en considération les désirs de Lila.

Bien sûr, on pourrait partir du principe qu'il avait une bonne excuse, et c'est d'ailleurs derrière cela qu'il s'était caché inconsciemment jusqu'à présent. Mais c'était faux. Rien ne justifie son comportement vis-à-vis de Lila.

Alors oui, ce qualificatif de « gros con égoïste » lui allait comme un gant.

— Je sais que nous ne nous connaissons pas, mais je peux déjà vous dire que vous n'êtes pas un « gros con » comme vous dites.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Eh bien, le con de base ne pensera jamais qu'il l'est. Le con de base pense qu'il a toujours raison, et que l'autre a forcément tort. Ainsi, jamais il ne se remettra en question. Pourquoi le faire, puisqu'il a toujours raison ? Alors seul quelqu'un de bien peut, finalement, se dire qu'il s'est comporté comme un con, c'est imparable.

Cette réflexion le laisse sans voix. Elle n'a pas tort à bien y réfléchir.

— Alors, peut-être ne suis-je pas un « con de base », mais cela n’empêche que j’ai merdé sur toute la ligne.

— Vous êtes-vous montré violent avec elle ?

— Bien sûr que non, s’indigne-t-il. Jamais je n’aurais porté la main sur elle.

— Je m’en doutais. Je sais qu’on ne peut pas tout lire sur le visage de quelqu’un, mais j’étais certaine que vous n’étiez pas ce type d’homme.

— On ne peut pas avoir que des défauts ...

— C’est bien vrai. Mais nous en avons, c’est un fait. Nul n’est parfait. Vous avez merdé, d’accord. Mais plutôt que de vous lamenter sur votre sort, peut-être pourriez-vous réfléchir à la façon dont vous vous y prendriez si elle vous revenait. Comment recommencer sans faire les mêmes erreurs. Vous savez, la vie n’est pas toujours rose, mais parfois, elle nous donne une seconde chance.

— C’est gentil d’essayer de me reconforter, mais je ne suis plus un gamin. Cela fait bien longtemps que je ne crois plus au Père Noël ...

La vieille femme sourit.

— Je vois. Vous faites partie de ces sceptiques, ces rationalistes de l’extrême ...

— Sans doute. Je ne vois pas l’intérêt de croire en des choses qui n’existent pas. Si j’avais eu un enfant, je ne l’aurais pas obligé à croire toutes ces conneries d’ailleurs.

— Oh vous savez, les enfants ça vous change.

— Mouais. Eh bien de toute façon, on ne le saura jamais.

— Il ne faut jamais dire jamais.

— Si vous le dites.

Le regard de Léandro s’attarde sur une silhouette au loin, mais il s’en détache aussitôt. Ce n’est pas Lila.

— Vous pensez qu’elle pourrait revenir ?

— Non.

— Pourtant votre attitude vous trahie. Vous pensiez que c'était elle, je me trompe ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Je ne sais plus quoi penser, je suis complètement paumé.

Voyant l'homme assis à côté d'elle partir de nouveau dans ses pensées, la vieille femme tente une nouvelle approche :

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Elle a réussi. Léandro se tourne de nouveau vers elle, un sourire nostalgique accroché aux lèvres.

— On était gamins. C'était à la rentrée de seconde. Je sais qu'elle ne m'a pas vu ce jour-là. D'ailleurs, j'ai dû ramer pour qu'elle me remarque. Vous savez, quand je l'ai vue dans cette cour remplie d'ado qui voulaient jouer aux grands, j'ai su que c'était elle, que c'était la femme de ma vie. Je sais que ça fait cliché, mais c'est vrai.

— Je ne trouve pas que cela fasse cliché. J'ai toujours cru aux coups de foudre.

— Eh bien là c'en était un. Mais il n'a pas été réciproque ! Lila n'était pas comme les autres. À l'âge où nous commençons tous à nous intéresser à nos sentiments amoureux, elle ne jurait que par les études. C'était une vraie tête, d'une intelligence rare. Les garçons n'étaient vraiment pas sa priorité. D'ailleurs, j'ai cru qu'elle était attirée par les filles à un moment. Beaucoup de garçons lui tournaient autour. Elle était tellement belle. Mais chacun leur tour, ils essayaient des refus. Du coup, j'ai préféré attendre le bon moment. Je savais que je ne devais pas griller ma chance. Il se trouve que mon meilleur ami avait flashé sur celle de Lila, le monde est parfois bien fait ! Nous avons donc tout mis en œuvre pour que les filles nous repèrent, et ça a marché ! Depuis, Lila et moi ne nous étions jamais quittés. Du moins jusqu'à ce qu'elle disparaisse sans laisser de traces.

— Vous ne devez pas perdre espoir. On ne peut pas tourner la page après tant d'années. Elle reviendra, j'en suis certaine.

— Je l'espère.

— Ah vous voyez, vous voilà déjà moins pessimiste. On tient le bon bout.

Léandro sourit. Cette inconnue avait eu le mérite de lui redonner un peu de baume au cœur.

— Peut-être. En même temps, je pourrais difficilement tomber plus bas en termes d'espoir, donc bon.

— Vous savez, j'ai pour habitude de dire que la vie, c'est un peu comme la grande roue. Au début, lorsque l'on prend place dans la nacelle, on est tout en bas, au ras du sol. Et puis, petit à petit, avec le temps, on s'élève, jusqu'à atteindre le haut de la roue, son apogée. Mais souvent, on doit faire face à des tracasseries, plus ou moins gros, alors on redescend et on se retrouve au point de départ, à terre. À partir de là, deux options s'offrent à nous. Soit on choisit de se relever, de tout recommencer, de retenter notre chance, et on s'achète un deuxième ticket pour essayer de s'élever une nouvelle fois. Soit on part du principe que l'on ne pourra pas y arriver et on passe sa vie au ras du sol.

Léandro observe la vieille dame. Il acquiesce d'un léger signe de tête. Cette réflexion le laisse songeur. Cette métaphore lui semble assez juste, reste à savoir s'il aura le courage de s'acheter un autre ticket ...

— Je dois partir jeune homme. Mais je compte bien revenir demain, alors si vous venez aussi, je serais ravie que vous me teniez compagnie.

— J'ai bien peur que ma compagnie ne soit pas des plus agréables, malheureusement.

— Vous savez, j'ai deux chats, et pas un d'eux ne se préoccupe de moi. Ces deux ingrats ne se manifestent que pour que je leur donne à manger et disparaissent le reste de la journée. Alors votre compagnie est déjà bien meilleure que la leur !

Il sourit.

— En effet, vu comme cela.

— Alors à demain. Et au fait, moi c'est Eleanor.

Léandro ne souhaite pas dévoiler sa véritable identité. Il est plutôt connu dans le coin et s'il continue de se confier ainsi à cette femme, il préfère qu'elle ne sache pas qui il est vraiment.

— Et moi c'est Luc.

— Enchantée Luc, dit alors la vieille femme avant de disparaître au loin d'un pas sûr.

14
18 Avril 2019
Neuf jours après

En se réveillant ce matin-là, il a enfin la sensation de s'être reposé. Pour la première fois depuis le départ de Lila, il a dormi. Un peu.

Les échanges qu'il a avec Eleanor sur ce banc chaque jour lui font du bien. Elle sait exactement quoi lui dire, et comment. C'est comme si elle arrivait à lire dans ses pensées.

Il se lève et appelle la gendarmerie.

On lui répond qu'ils reviendront vers lui s'ils ont du nouveau, que ce n'est pas la peine d'appeler pour le moment.

Ils l'ont pris pour un fou, forcément. Mais il s'en fiche pas mal. Il continuera à les appeler chaque jour, tant que Lila ne sera pas revenue.

Il se sert un café et hésite devant le paquet de petits biscuits aux amandes. Il se souvient que lorsqu'il était petit, sa mère lui en faisait tous les jours, et ils étaient bien meilleurs que ceux-là, dans leurs tristes sachets individuels. Mais il ne lui était jamais venu à l'idée d'aller en demander à sa mère.

Il sait pourtant qu'elle aurait adoré ça. Elle était si heureuse lorsqu'elle le regardait se délecter de ces petites douceurs. Mais il ne lui avait plus rien demandé depuis des années, il préférait se débrouiller seul. Et tant pis si la saveur insipide de ces pâles copies lui laissait un gout amer dans la bouche.

Il plonge sa main dans le paquet et croque dans l'un des biscuits.

Il attrape le paquet et se rend au parc, comme chaque matin.

— Tenez Eleanor, je vous ai apporté des douceurs. Ce sont les gâteaux de mon enfance, enfin, version industrielle. Mais c'est toujours mieux que rien, lui dit-il en s'asseyant à ses côtés sur le banc.

— Merci Luc, c'est bien aimable à vous. Vous aviez l'habitude d'en avoir des « faits maison », si je comprends bien, dit-elle en attaquant son premier biscuit.

— Oui. Ma mère m'en faisait tout le temps, c'était mon petit déjeuner préféré.

Et mon goûter préféré !

Elle sourit en finissant sa bouche.

— C'est la première fois que vous me parlez d'elle depuis que l'on se connaît. Nous en avons échangé des souvenirs, mais jamais vous ne m'avez parlé de vos parents ...

— C'est une situation délicate. Mon père est mort et ma mère ... Nous ne nous voyons que très peu.

Léandro voit bien qu'Eleanor semble préoccupée par cette révélation.

— Je constate que de votre côté vous ne m'avez jamais parlé de vos ... Enfin, avez-vous des enfants ?

Il ne sait pas trop comment aborder le sujet. Les seuls souvenirs qu'elle a bien voulu partager avec lui relataient surtout son enfance. Et puis, les trois quarts du temps c'est plutôt lui qui parlait.

— Oui. Mais je ne souhaite pas trop en parler pour le moment. Nos rapports sont compliqués.

— Bienvenue au club ...

Eleanor semble songeuse. Puis elle reprend :

— Alors, dites-m'en plus sur votre mère. Pour quelle raison êtes-vous en froid ?

— C'est une longue histoire. Avant je l'adorais. C'était une mère ... merveilleuse.

— Une « mère-veilleuse » ? demande-t-elle avec un petit sourire.

— Tiens, c'est drôle ça. Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle mais oui, on peut dire cela. Elle veillait toujours sur moi.

— C'est ce que les mères font de mieux ...

De nouveau, un voile passe devant le regard d'Eleanor.

— Sans doute. Mais, elle m'a forcé à quitter l'Italie. Nous avons quitté Venise et toute ma famille. Ma mère avait toujours rêvé de venir vivre en France, mais

pas mon père.

— C'est important de suivre ses rêves, sans quoi l'on risque de mourir plein de regrets.

— Oui. Mais c'était son rêve et pas le mien.

— J'imagine que cette décision a dû être très difficile à prendre pour elle.

— Je n'en suis pas si sûr ...

— Je ne connais pas votre mère, mais je peux vous dire que tout quitter n'est pas chose aisée. Si elle l'a fait, c'est qu'elle avait certainement de bonnes raisons.

— Elle en avait envie, c'est tout.

— En êtes-vous certain ? Lui avez-vous déjà posé la question ?

— Non. Puisque je connais déjà la réponse.

— Pour croire avec certitude, il faut commencer par douter.

— C'est de vous ?

— Non. Et ça au moins j'en suis certaine, pas de place au doute !

Elle rit doucement, accompagnée de Léandro.

— Bref. Je crois que vous devriez demander à votre mère ce qui l'a poussée à partir.

— Bref. On verra ça.

— C'est difficile de négocier avec vous !

— Pour parler de négociation il faut avoir quelque chose à offrir en échange !

— Je vois ... Disons que si vous allez voir votre mère, je vous parlerai de mon fils. Ça vous va ?

— Hum ...

Léandro fait mine de réfléchir.

— Très bien Monsieur le dur à cuire ! Je vous parlerai de mon fils et je vous

apporterai le gâteau que je lui faisais toujours. Un fondant chocolat caramel.

— Comment résister à un fondant chocolat caramel !

En se couchant ce soir-là, Léandro s'endort très agité.

Parler de sa mère a remué beaucoup trop de souvenirs scrupuleusement enfouis. Détester quelqu'un n'est pas si facile. Surtout lorsque c'est la personne que l'on aime le plus au monde.

Il avait ainsi dressé des barrières grâce à de vertigineux efforts. Il n'avait pas compté le nombre de fois où il avait pleuré de ce qu'il lui infligeait, de ce qu'il leur infligeait, à eux deux.

Elle n'était pas la seule à souffrir de la situation, lui aussi.

Lui aussi aurait aimé se réfugier dans les bras de sa mère quand on le traitait d'étranger à l'école et qu'il devait sortir les poings pour se faire respecter.

Lui aussi aurait aimé la consoler lorsqu'il rentrait de l'école et la trouvait en pleurs à la maison. Elle effaçait aussitôt ses larmes et accablait une pseudo allergie pour expliquer ses yeux bouffis. Elle ne cherchait pas à attirer son apitoiement. Elle ne voulait surtout pas le faire souffrir, quoi qu'il lui en coûte. Et ça, il le savait pertinemment.

Mais dès qu'il sentait que son amour pour elle risquait de prendre le dessus, il se rappelait aussitôt qu'elle n'avait pensé qu'à elle. Jamais elle ne s'était demandé ce qu'il ressentirait lui, d'être ainsi déraciné et emmené loin de ses proches, loin de son père. Le pauvre, il avait dû tellement souffrir, ainsi coupé de son fils.

Mais à force de courage et d'auto persuasion, il avait réussi à détourner cet amour, à le transformer en mépris même.

À présent, c'est à Eleanor qu'il en veut. C'est elle qui lui avait flanqué ces souvenirs en tête après tout ...

« — *Bella ! avait dit la voix de l'homme avec un accent Italien. Son père.*

De ses yeux d'enfant, il observe sa mère se maquiller. Il n'a que quatre ans, et il trouve sa mère tellement belle. C'est elle la plus belle du monde, à n'en pas douter. D'ailleurs, il se demande pourquoi elle se maquille, lui trouve qu'elle n'en a vraiment pas besoin.

Bien à l'abri dans sa cachette préférée, le placard de la salle de bain, il la regarde.

— Bella ! la voix de son père se fait plus insistante.

Il entre avec fracas dans la pièce.

Sa mère a un mouvement de recul. Comme s'il lui avait fait peur.

C'est vrai qu'avec sa voix d'ogre, il pouvait être impressionnant.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Pourquoi tu mets tout ça sur ton visage ? lui demande-t-il dans un Italien chantant.

Il lui sourit mais sa mère semble préoccupée. C'est bizarre. Pourquoi réagit-elle ainsi ?

— Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas que tu te maquilles. Pourquoi tu veux que les autres hommes te regardent ?

— Je ne me maquille pas pour que les autres hommes me regardent, Adamo. Je me maquille parce que j'aime ça.

— Tu sais très bien l'effet que tu fais aux hommes, et tu sais très bien que je ne supporte pas ça. Tu es à moi.

Il s'approche d'elle et la prend dans ses bras.

Léandro est un peu jaloux. Sa maman c'est son amoureuse à lui d'abord. Ça l'agace de devoir la partager avec son père, mais bon. Sa maman lui a dit que plus tard lui aussi trouvera une amoureuse à lui, et de son âge. Apparemment on n'a pas le droit de se marier avec sa maman. Il trouve ça moche, mais il devra s'y faire. Enfin, c'est ce que sa maman lui a dit en tout cas.

Elle paraît si petite dans les bras charpentés de son père.

Il la serre contre le meuble de la salle de bain.

Beurk ... Il préfère fermer les yeux, et aussi boucher ses oreilles tant qu'on y est. C'est trop bizarre quand son père fait des bisous à sa mère, il n'a pas envie de voir ça.

Quand il ré-ouvre les yeux, son père est sorti.

Sa mère a son maquillage qui a coulé. Ben bravo, ça valait le coup d'y passer autant de temps.

Il faudra qu'elle en achète d'autres, des maquillages. Parce que ceux-là ne tiennent pas bien visiblement.

Elle est à quatre pattes et ramasse ses rouges à lèvres et son mascara. Toute sa petite trousse est étalée par terre. Elle est si maladroite sa maman des fois. Elle n'arrête pas de lui dire, de plus en plus ces derniers temps d'ailleurs, maintenant qu'il y réfléchit.

Hier c'était le vase. Le beau vase, celui que sa maman préfère. Paf. Cassé en mille morceaux. C'est dommage parce qu'en voulant ramasser les bouts étalés par terre, elle s'était ouvert un peu la main et il y avait eu une tâche de sang sur sa jolie robe.

Son papa avait dit bien fort que c'était quand même dommage d'avoir tâché une si jolie robe qui lui allait si bien. Qu'elle n'avait plus qu'à la jeter maintenant, parce que le sang ça ne s'en va pas bien, surtout sur du blanc.

C'est vrai qu'elle lui allait bien cette robe, c'est bête.

Une autre fois c'étaient les assiettes. Son papa avait dit que c'était du gâchis de voir d'aussi beaux steaks par terre, surtout que le boucher les avait offerts à sa mère en plus. C'est quand même triste de voir un cadeau partir à la poubelle ...

Elle était si maladroite sa maman, sa si jolie maman ... »

Il se réveille en sursaut, il est trempé de sueur.

Il est tout chamboulé mais ne sait pas pourquoi. Il se lève et va boire une gorgée d'eau directement au goulot en se disant que c'était bien le seul point positif de la disparition de Lila : personne ne râle quand il n'utilise pas un verre.

Il change de tee-shirt, le sien est tout humide, et tente, tant bien que mal, de se rendormir.

« Un cri retentit dans la cuisine. Il accourt depuis sa chambre.

— Maman ? C'est toi qui as crié ? lui demande-t-il, inquiet.

Elle est dos à lui, face à son père. Celui-ci semble passablement énervé.

— *Qu'est-ce que tu fais encore debout ? lui demande son père d'un drôle de ton. Un ton qu'il n'aime pas beaucoup d'ailleurs. À six ans on dort à cette heure-là, va te recoucher.*

Il hésite. Il ne comprend pas pourquoi sa mère ne le regarde pas.

— *Maman ? ...*

— *Tout va bien mon chaton ...*

Mais son père la coupe.

— *Je t'ai déjà dit d'arrêter de l'appeler comme ça. Ce n'est plus un bébé, les autres vont se foutre de lui à l'école, c'est ça que tu veux ? lui demande-t-il durement.*

Elle hoche fébrilement la tête de gauche à droite.

— *Va te coucher Léandro, ton père a raison. Il est tard.*

— *D'accord ... Tu me raccompagnes dans mon lit ?*

Il s'adresse à sa mère mais c'est son père qui lui répond.

— *Non, c'est moi qui te raccompagne mon bonhomme. Allez viens, on y va en avion.*

Il venait de retrouver son ton habituel. Ouf. Parce que l'autre voix c'était vraiment pas très sympa.

Il le fait décoller et voler dans la cuisine avant de rejoindre la chambre. Il le couche et l'embrasse.

Il lui dit qu'il va lui manquer. Il part en déplacement pour son travail le lendemain matin.

Il s'endort vite ce soir-là.

Quand sa mère le réveille le lendemain, il est encore très tôt. Il n'a pas école aujourd'hui et lui demande pourquoi il doit déjà se lever. Il veut rester au lit.

Elle lui sourit alors en ouvrant légèrement ses rideaux pour faire entrer la lumière.

— *On va partir en balade, rien que tous les deux, lui dit-elle en chuchotant.*

— Pourquoi tu parles tout bas ?

— Je ne sais pas, comme ça, pour jouer. C'est bien cette peluche ta préférée, hein ?

— Ben oui, pourquoi ?

— Parce qu'on va carrément partir quelques jours en vacances, ça va être super !

— Ouiii, merci maman ! Des vacances rien que tous les deux !

Il lui avait sauté au cou.

— Mais, qu'est-ce que tu as à ton œil, il est tout noir autour ?

— Oh, ça ? Tu vas rire. En allant me coucher hier, je me suis baissée près de la porte et je me suis cognée très fort sur la poignée ! Quelle andouille je fais, hein !

Elle glousse comme pour appuyer ses propos.

— Maman ... Tu sais pourtant que tu dois faire plus attention ! Papa n'arrête pas de te le dire. Tu ferais bien de l'écouter un peu plus ! lui dit-il en faisant semblant de la gronder.

Elle rit et en même temps ses yeux sont tristes. Bizarre.

— Bon alors, on va où ?

— C'est une surprise ! Allez maintenant aide moi à remplir ce sac. Tu dois prendre tout ce que tu préfères, d'accord ?

— D'accord ! »

Il se réveille une nouvelle fois, se retourne et se rendort aussitôt cette fois-ci.

« — Je te déteste, tu n'es qu'une menteuse !

Elle a toujours un peu de jaune-violet autour de son œil. Il aura mis du temps avant de retrouver son aspect normal celui-là.

Elle pleure et tente de le prendre dans ses bras mais il se dégage violemment.

— Je veux rentrer à la maison, je veux revoir papa, hurle-t-il à présent.

— C'est ici notre maison maintenant mon chaton ...

— Je ne suis pas ton chaton. Papa a raison, je ne suis plus un bébé. Je ne veux pas vivre en France, la France c'est nul d'abord, ça aussi papa il le pense.

— Ce n'est pas nul, Léandro. C'est un très beau pays tu verras. Fais-moi confiance, je veux ce qu'il y a de mieux pour toi ...

— C'est même pas vrai ! Tu ne m'as même pas laissé dire au revoir à papa.

— C'est lui qui préférait. C'était trop dur pour lui de devoir te dire au revoir. Mais il est d'accord avec moi. Il dit que nous allons commencer une nouvelle vie ici. Je pourrais avoir un meilleur travail, et je gagnerai plus d'argent. On aura une belle vie, je te le promets.

— Et pourquoi papa n'est pas venu ici avec nous, alors ?

— Il ne pouvait pas, à cause de son travail. Tu sais, ça arrive des fois. On vit loin les uns des autres mais on s'aime quand même. Ton père t'aime beaucoup et tu vas lui manquer. Mais lui aussi veut le meilleur pour toi.

— Je te déteste. Je ne t'aimerai plus jamais.

Il part dans sa chambre en claquant la porte. Il entend sa mère sangloter en silence au loin. »

16
19 Avril 2019
10 jours plus tard

Il se réveille dans un drôle d'état. Un état proche d'une sale gueule de bois. Il n'a pourtant rien bu la veille mais il se sent mal, nauséeux.

Il marque un temps d'arrêt, assis au bord de son lit, avant de se lever.

Il a la tête qui tourne. Sans doute le manque de sommeil après la nuit agitée qu'il vient de passer.

Il fait pivoter le robinet de la douche et se laisse surprendre par le jet froid qui en sort.

« Je te déteste, je ne t'aimerai plus jamais »

Ces mots d'une rare dureté lui reviennent en tête.

Oui, il s'en souvient maintenant. Il a rêvé de sa mère cette nuit. Enfin, il a plutôt l'impression qu'il devait s'agir d'un cauchemar.

C'est rageant lorsque l'on éprouve cette impression que les songes de la nuit sont juste là, à portée de main, et pourtant si loin en même temps ...

Il cherche.

Il ne sait pas pourquoi mais il veut se rappeler de ce rêve.

Il y a quelques jours encore, il se serait contenté de se doucher et de filer au travail. Mais ce n'est plus pareil à présent.

Il veut comprendre, il doit comprendre. C'est la clef qui pourra lui ramener Lila.

Mais il a beau chercher, ça ne marche pas.

Il n'a pas d'autre solution. Il doit aller voir sa mère. Ils doivent parler.

Eleanor a raison.

Elle devait avoir ses raisons pour l'éloigner ainsi de sa famille. Avec le recul

et ce tout nouveau sentiment de quête, de réappropriation de sa vie, il constate que le simple égoïsme de sa mère quant à leur départ en catimini est peut-être un peu trop simpliste comme hypothèse.

Il doit en avoir le cœur net.

Il s'habille, se fait couler un café et se met en route.

En arrivant devant chez elle, il peine à sortir de sa voiture. Il ne sait même plus exactement à quand remonte la dernière fois qu'il a mis les pieds ici.

Il finit par trouver la force de sonner à la porte.

— Oh mon Dieu ! *Mi gattino* ...

Sa mère porte sa main à sa bouche et s'effondre.

Il est peiné de la voir ainsi pleurer.

En général, elle se cachait pour le faire. Il le savait parce qu'il l'entendait mais faisait comme si de rien n'était. Pour ça aussi, il avait dû s'endurcir, ce qui n'avait pas été chose aisée.

Elle doit se tenir dans l'encadrement de la porte pour ne pas tomber tant l'émotion la submerge.

Il la soutient, lui prend le bras.

— Bonjour maman.

« Maman »

Ce simple mot que l'on prononce si régulièrement sans même se rendre compte de son importance. Ces jolies syllabes balbutiées par le tout petit et qui, mises bout à bout, forment le son le plus doux aux oreilles d'une mère.

« Maman » ...

Il ne l'avait pas appelée ainsi depuis qu'ils étaient venus en France si ses souvenirs ne le trahissent pas.

Elle le regarde et ne résiste pas plus longtemps à la tentation de le serrer dans ses bras. Contrairement aux autres fois, il ne se dégage pas aussi rapidement.

Il se surprend à apprécier cette étreinte. Des souvenirs lui reviennent.

Sa mère qui le console après une chute. Sa mère qui lui chante une chanson pour l'aider à s'endormir. Sa mère qui lui lit un livre en lui jurant qu'elle sera toujours là pour lui, contrairement aux affreux parents d'Hansel et Gretel, les pauvres.

Elle porte toujours le même parfum. Il se souvient qu'il lui arrivait de s'en mettre un peu à l'intérieur du poignet quand ils habitaient encore en Italie. Comme ça, il avait l'impression d'avoir toujours sa mère à côté de lui.

Ils s'écartent légèrement l'un de l'autre et elle le regarde avec ce même amour inconditionnel. Intact. Le même depuis le premier jour.

— Tu veux bien rester prendre un café avec moi ? lui demande-t-elle timidement, comme si elle s'attendait à un nouveau refus, encore.

Elle ne cache pas sa joie lorsqu'il accepte.

Elle l'installe alors confortablement dans le salon et lui apporte une tasse de café, et une assiette de croquants aux amandes, les fameux biscuits de son enfance, ses préférés.

— Tiens, tu t'y es mise finalement ? Je me souviens qu'à l'époque tu disais toujours que tu ne les aimais pas.

Elle sourit tendrement.

— Oui, j'en fais chaque matin ...

Il se sert et lui tend la petite assiette.

— Non merci, ça va. Tu es tellement beau ...

Elle a les yeux tout embués. Les larmes sont toujours proches.

— Maman, il y a quelque chose que je dois te demander.

— Vas-y mon grand, je t'écoute.

— En ce moment, je me pose beaucoup de questions. J'ai besoin de comprendre ... Disons ... Comment j'en suis arrivé là ...

C'est plutôt confus, mais il ne sait pas vraiment comment s'y prendre.

— D'accord ...

Elle est attentive. Elle attend sa question en le fixant droit dans les yeux.

Pour un peu, il jurerait presque qu'elle sait ce qu'il va lui demander. Pour un peu, il croirait entendre qu'elle le supplie même de le faire.

— Dis-moi pourquoi tu m'as emmené ici, en France.

— Tu le sais Léandro, pour t'offrir une meilleure vie.

— On ne vivait pas dans un pays en guerre maman, ni dans le quart monde. Nous aurions aussi pu avoir une belle vie en Italie.

— Oui mais je ...

Elle semble réfléchir.

— Tu sais bien. Si nous étions restés là-bas, tu aurais sûrement repris l'entreprise de ton père. Et la mécanique tu n'aimais pas ça. Je sais que tu l'aurais fait juste pour lui faire plaisir. Mais ce n'était pas toi. Toi c'est le brillant avocat que tu es devenu. C'est exactement ce que je voulais pour toi, que tu deviennes quelqu'un de bien.

Il la regarde. Cette explication ne lui suffit pas.

— Tu crois vraiment que je suis devenu quelqu'un de bien ?

— Je le sais, je le sens dans mon « corps », dit-elle à la place du mot cœur, tandis qu'elle pose sa main sur ce dernier.

Il patiente. Il l'observe.

Elle finit par détourner les yeux.

Il le savait. Elle lui cache quelque chose, c'est certain.

— Je ne suis plus un enfant maman. Tu peux tout me dire, tu sais ...

Lui par contre ne sait pas à quoi s'attendre. Ou alors, peut-être qu'il le sent, tout au fond de lui. Un sentiment tellement bien enfoui qu'il est incapable de l'analyser seul. Il a besoin de l'aide de sa mère.

— Mais je n'ai rien à te dire *mi gattino* ... Tiens, reprends un biscuit, vas-y, c'est pour toi que je les ai faits !

— Tu ne savais pas que j'allais venir, dit-il pour la taquiner.

Elle sourit et repose l'assiette.

Elle ne le regarde pas. Ses yeux fixent ses mains posées sur ses genoux.

— Maman, pourquoi tu n'as jamais refait ta vie ?

Cette question semble la désarçonner. Elle n'aurait certainement pas pensé devoir répondre à ça en se levant ce matin.

— Mais enfin, j'étais mariée Léandro ...

Mais oui. C'est vrai ça. Elle lui avait toujours dit que son père était d'accord pour ce changement de vie, qu'il avait accepté ce nouveau départ. Officiellement, jamais elle n'avait parlé de séparation, alors elle ne pouvait décemment pas fréquenter qui que ce soit dans ces conditions.

Cela ne l'avait jamais vraiment questionné jusqu'à présent. Comme quoi, quand on veut se mettre des œillères, on peut passer à côté de n'importe quoi, aussi conséquent que cela soit.

— J'ai du mal à me souvenir de vous deux, de toi et papa.

— Tu es le fruit de l'amour, c'est la seule chose que tu dois retenir. C'est ça le plus important.

— Alors vous vous aimiez ?

— Bien sûr que l'on s'aimait enfin, c'est une drôle de question. Nous étions mariés.

— Le mariage et l'amour ça ne va pas forcément de pair. Pour travailler dans un cabinet d'avocat, je peux te dire que c'est d'ailleurs loin d'être le cas !

— Tu sais l'amour, c'est quelque chose de ... compliqué.

— Oh oui, je ne le sais que trop bien.

— C'est comme en cuisine, il faut réussir à trouver la juste dose, sinon ton plat peut vite devenir « im-mangeable », finit-elle avec son bel accent.

— C'est ce qu'il s'est passé avec papa ? C'est devenu « immangeable » ? Le dosage n'était plus le bon ?

Elle voit dans son regard qu'il a compris des choses. Cela se voit à la façon

dont elle le détaille.

— C'est peut-être ça oui. Tu sais, quand on s'aime trop, parfois ce n'est pas bien. On dit que le trop est l'ennemi du bien. Enfin, j'ai déjà entendu quelque chose comme ça. Et c'est vrai. Quand on aime trop une personne, quand on l'aime tellement qu'on voudrait l'enfermer pour que personne ne nous la prenne, qu'on ferait tout pour qu'elle ne regarde que nous, qu'elle ne s'intéresse à rien d'autre qu'à nous, on risque de l'étouffer, de ... lui faire du mal ...

Elle finit les yeux baissés et de nouveau embués de larmes.

Il sent son cœur s'accélérer. Il sait qu'ils viennent d'atteindre le point de non-retour. S'il continue à la pousser dans ses retranchements, il finira par savoir ce qu'il avait toujours essayé d'oublier, de ne pas voir.

Il finira par comprendre qu'il s'est peut-être trompé depuis le début.

Il n'est pas sûr d'être prêt pour cela, mais c'est trop tard. La machine est lancée, les dés sont jetés et son sort est scellé.

Il prend une grande inspiration et se jette à l'eau :

— Papa te faisait du mal ? tente-t-il alors, la voix tremblante.

Il comprend en le verbalisant, qu'il connaît la réponse. Qu'il l'a toujours connue.

Elle lève doucement les yeux vers lui et expire en laissant tomber ses épaules. Comme si le poids qu'elle y avait logé depuis des années venait enfin de tomber.

Elle peine à trouver ses mots. Elle ne semble pas sûre de ce qu'elle doit dire.

— Maman, s'il te plait. J'ai besoin de savoir.

Elle secoue alors la tête. De haut en bas, toujours sans oser le regarder. Comme si elle avait honte. Honte de quoi ? D'avouer enfin la vérité ?

Elle s'effondre de nouveau.

Il se jette à ses genoux et lui prend les mains.

Ses larmes ...

Les mêmes que celles qu'il entendait régulièrement à travers la porte, quelques minutes après le retour de son père.

Comment avait-il pu ne rien voir ?

Comment avait-il pu ne rien dire ?

Sa mère y parvenait toujours, elle arrivait à chaque fois à trouver une bonne explication, une explication qui saurait le rassurer. « Tout va bien, enfin !

Maman s'est juste encore cognée, et tu sais, ça fait mal des fois et comme je suis une chochette, je pleure, mais il n'y a rien de grave *mi gattino* ... »

— Je suis tellement désolé maman ...

Elle s'arrête aussitôt de pleurer et le regarde droit dans les yeux.

— Tu n'as pas à être désolé. Tu n'étais qu'un enfant. Je ne veux plus jamais t'entendre dire ce genre de chose, c'est compris ?

Elle le fixe intensément et c'est à son tour de s'effondrer. C'est à son tour de pleurer sur toutes ces années perdues, toutes ces années gâchées à détester la mauvaise personne, à en vouloir à celle qui l'avait protégé de ce mari violent ...

Il s'en veut tellement.

Tout lui revient en tête.

Le maquillage qui coule, la jolie robe blanche tachée de sang, les steaks offerts par le boucher étalés par terre, le bleu autour de l'œil. Le bleu de trop, celui qui lui avait donné la force de partir.

— Tu aurais dû me le dire, me raisonner. Si nous avions eu cette conversation plus tôt, jamais je ne t'aurais traitée de la sorte. Jamais je ne t'en aurais voulu de m'avoir emmené loin de lui. Tout du moins, j'aurais pu le comprendre.

— Je ne voulais pas que tu aies une mauvaise image de lui, c'était ton père ... Et puis, je crois que l'amour l'a rendu fou. Avant, c'était vraiment un homme formidable. C'est cette image-là que je voulais que tu gardes de lui.

Il soupire.

— Mais ... Il n'a jamais essayé de me reprendre à toi ? Je veux dire, on ne se parlait pas beaucoup, mais il aurait pu exiger que je reste avec lui.

— Je pense que mon départ a été comme un électrochoc pour lui. Lorsque je l'ai appelé la première fois, il m'a hurlé dessus. J'ai aussitôt raccroché. Ensuite, la seconde fois, j'ai commencé en lui disant que c'était terminé, que je ne me laisserais plus intimider, que s'il comptait me crier dessus je couperais court à la conversation. Il s'est alors montré très calme. J'ai pu tout déballer, vider mon sac. À la fin, il s'est mis à pleurer. Je crois qu'il venait enfin de comprendre qu'il n'allait pas bien, qu'il s'était très mal comporté avec moi. Il ne me l'a jamais dit

mais je pense qu'il avait peur de ce qu'il aurait pu me faire si on était restés. Je crois qu'il était finalement soulagé que j'aie pris la décision de partir.

— Je vois ...

— Quelques mois plus tard, il a fini par m'avouer que t'emmener loin de lui avait été la meilleure décision à prendre. Il savait qu'il avait perdu pieds et n'aurait jamais voulu que tu finisses par assister à un drame. Alors il a renoncé à toi, pour ton bien.

Il hoche doucement la tête, prenant la mesure de ce qui venait de se dire.

Elle le regarde, elle l'admire comme elle l'a toujours fait depuis le premier jour.

— Tu es tellement beau, lui dit-elle alors en plantant ses yeux dans les siens.

— Arrête maman ... lui répond-il en souriant doucement.

Il sort après avoir passé quelques instants chez sa mère. Il lui a dit qu'il devait partir, qu'il avait quelque chose à faire, mais il lui avait promis qu'il reviendrait très vite la voir.

Il ne lui a pas parlé de Lila, il avait senti que ce moment de retrouvailles ne devait leur appartenir qu'à eux deux. C'était leur moment.

Il ne lui a pas dit que ce qu'il avait à faire c'était s'asseoir sur un banc et y passer la journée en espérant que peut-être Lila finirait par l'y retrouver. Non, il avait préféré garder cela pour lui, il ne voulait pas causer de souci à sa mère, pas alors qu'ils venaient juste de retisser un lien.

Il est à quelques mètres de sa voiture lorsqu'une voix l'interpelle :

— Léandro, c'est bien toi ?

Cette voix féminine lui est familière, plus que cela même. Il l'a entendue pendant des années, et elle lui a tellement manqué.

Il se retourne doucement vers elle.

— Céline ...

Ils se fixent tous deux sans savoir quoi faire. Céline essuie doucement une larme qui perle sur sa joue, tandis que Léandro n'en mène pas large lui non-plus.

— Céline, je suis tellement ...

Mais les mots lui manquent, sa gorge se noue pour l'empêcher de s'effondrer.

— Ne dis rien, je suis tellement heureuse de te voir mon grand, dit alors Céline en l'entourant de ses bras.

Elle pleure à chaudes larmes, et il la rejoint.

Après quelques minutes d'étreinte, il finit enfin par lui dire qu'il est désolé.

— J'aurais dû être présent pour vous, j'aurais dû être là ... Mais, je ne pouvais pas. Je n'y arrivais pas.

— Je sais Léandro, je comprends. Nous avons tous beaucoup souffert et avons

tenté de réagir à notre façon pour ne pas sombrer, pour continuer de vivre ...

— Tu ne devrais pas être aussi condescendante avec moi, je ne le mérite pas.

— Tu dis n'importe quoi. Je sais que ce que tu as enduré a été terrible. Ça l'a été pour nous tous.

— Sauf que tout est de ma faute. C'est moi qui l'ai tué.

Un silence pesant s'instaure entre eux, Léandro guette la réaction de Céline. Il guette la réaction de sa deuxième mère, celle avec laquelle il a passé le plus clair de son enfance.

Comment réagir quand quelqu'un vous annonce qu'il est responsable de la mort de votre enfant ?

Jamais il n'avait eu le courage de le lui dire, il n'aurait pas supporté que Jean et Céline, ses parents d'adoption, ne le haïssent. Mais voilà. Il voulait que les choses changent. Il devait repartir à zéro, et c'était le moment.

— Mais enfin Léandro, il s'est fait percuter par une voiture. Tu n'as rien à voir avec tout ça. C'était un terrible accident.

— Ce que tu ne sais pas, ce que c'est moi qui lui ai donné l'envie de faire de la moto. Je l'ai même poussé à en faire. Si je ne lui en avais pas parlé, si je ne l'avais jamais rencontré ... Il serait toujours en vie ... finit-il, sentant de nouveau des larmes perler sur ses joues.

Il fixe le bout de ses chaussures. Il ne peut plus la regarder, pas après ce qu'il vient de lui dire.

— Tu croyais vraiment que je n'en savais rien ? lui demande-t-elle alors, le plus calmement du monde tout en le gratifiant d'un doux sourire.

Lui qui s'attendait à un flot d'injures qu'il aurait jugées plus que méritées, ne comprend pas la réaction de Céline.

Il la fixe, perdu.

— Léandro, tu es ce qui est arrivé de mieux à Nathan. Avant de te rencontrer, c'était celui que l'on embêtait tout le temps. Il était triste, n'arrivait pas à se faire d'ami. Tu as changé sa vie ! Il est devenu si gai et vivant quand tu es entré dans sa vie, dans nos vies ... Parce qu'il n'y a pas que l'existence de Nathan que tu as

illuminée, pour nous aussi tu as été une véritable bénédiction. Tu as été notre deuxième enfant. Celui que nous avons tant espéré, en vain.

— Céline, je ... Je ne sais pas quoi dire.

— Moi je sais. Je dois te demander pardon.

— Quoi ?

— S'il y en a un qui a mal agi de nous deux, c'est moi. Uniquement moi. Je savais pour ton père ...

— Tu savais quoi exactement ?

— Je savais tout. Ta mère s'est rapidement confiée à moi mais elle m'avait fait jurer de ne rien te dire. Elle ne voulait pas que tu saches. Et je crois que cela m'allait bien. Si tu avais su la véritable raison de votre arrivée en France, tu aurais pardonné ta mère, et nous ne t'aurions plus eu aussi souvent à la maison ... Je m'en veux terriblement pour tout cela. Régulièrement, j'abordais le sujet avec ta mère et elle était catégorique. Et puis un jour, elle a fini par me confier qu'elle nous était reconnaissante de t'avoir offert la vie de famille qu'elle n'avait pas été capable de te donner. Je crois que c'est ce jour-là que j'ai vraiment compris son choix. On est prêts à tout pour l'amour de ses enfants. Et Isabella a tout sacrifié pour toi, y compris son propre bonheur. Ta mère est quelqu'un de formidable, et la seule personne à laquelle elle n'ait jamais pensé, chaque jour, c'est toi.

Il accuse le coup.

Il en veut à Céline.

Elle avait détenu la clé de la relation manquée avec sa mère mais avait choisi de ne pas l'utiliser, de la garder pour elle. Ce choix lui paraît égoïste, d'ailleurs, elle en est tout à fait consciente elle aussi. Mais en même temps, elle n'a fait que respecter le souhait de sa mère. Difficile de savoir ce que lui aurait pu faire en pareilles circonstances.

Il reste ainsi quelques instants, ne sachant que dire, digérant une fois de plus une somme d'informations lourdes à assimiler.

Elle le regarde, les yeux plein d'amour, comme elle l'a toujours fait.

Elle semble avoir peur, peur de le perdre encore une fois, une ultime fois.

Elle s'est livrée à lui. Personne ne l'y avait obligée. Elle avait certainement, elle aussi, senti que c'était le moment, celui de tout dire, une bonne fois pour toutes.

Il ne pouvait pas lui en vouloir. Elle avait agi à l'instinct. Elle avait certainement fait ce qui lui avait paru juste, rien de plus. Et puis, elle lui a bien pardonné à lui ...

Il ne sait pas quoi lui dire, et encore moins comment. Alors il s'approche d'elle et la serre dans ses bras. Parfois un geste vaut mieux que des mots.

Il l'enlace longtemps. Il l'enlace pour toutes les fois où il aurait dû le faire après le départ de Nathan.

— Merci mon grand, lui dit-elle alors qu'il relâche son étreinte.

— Non, c'est à moi de te remercier Céline. Et si tu le veux bien, j'aimerais passer vous voir avec Jean un de ces jours ...

— Nous serions tellement heureux de t'avoir à la maison mon Léandro. Je vais chez ta mère là. Tu sais, je lui rends visite tous les jours depuis que Nathan ... Enfin, tu vois. Elle s'est montrée tellement gentille avec moi. Elle m'a beaucoup aidée tu sais ...

Il se dit que sa mère a malheureusement une certaine expérience concernant la perte d'un enfant. Même si la sienne avait été différente, le résultat ne l'était pas tant que cela.

— Je vais lui dire qu'elle vienne aussi à la maison, quand tu passeras nous voir, d'accord ?

— Avec plaisir ... Je dois y aller, mais on se revoit vite. Ah au fait, elle a fait des biscuits. Tu sais, les croquants aux amandes. Ils sont toujours aussi bons, mais si tu veux les goûter, tu devrais te dépêcher, je n'en ai laissé qu'un et apparemment, elle les aime aussi maintenant.

Céline lui sourit.

— Non, elle n'aime toujours pas les amandes.

— Mais, elle m'a dit qu'elle en faisait chaque matin ...

— Oui chaque matin, en espérant que tu viendrais enfin ...

19
20 Avril 2019
Onze jours plus tard

La veille, en se rendant au parc comme chaque jour, Léandro fut surpris de ne pas y retrouver Eleanor. C'était la première fois depuis qu'il y passait ses journées.

Peut-être qu'elle était venue pendant qu'il était chez sa mère, mais ne l'ayant pas vu, elle était repartie.

Il espère bien la voir aujourd'hui. Il a envie de lui raconter ses retrouvailles avec sa mère, avec Céline.

Il aimerait aussi lui parler de ce qu'il a ressassé durant cette après-midi-là, seul sur son banc. Suite à cet échange avec sa mère, beaucoup de choses se sont bousculées en lui. Il a énormément réfléchi, tenté de faire le point le plus large et le plus précis possible sur sa vie, sur ces dernières années.

Il pense qu'il a peut-être trouvé un nouvel élément qui aurait pu déclencher le départ de Lila. Encore un. Il finit par penser qu'elle n'avait que de bonnes raisons de le quitter, et qu'elle avait eu bien du mérite de ne pas le faire plus tôt finalement.

Il avait notamment repensé à cette fameuse fois, celle où il avait totalement perdu les pédales. Cette fois où il avait pu lire la peur dans les yeux de Lila, celle où il s'était lui-même fait peur.

Il se repasse la scène en boucle depuis hier. Ça lui fait mal, mais il ne peut pas s'en empêcher.

Il ferme les yeux.

Lila se tient debout devant lui.

Il est assis à son bureau, le nez plongé dans ses dossiers. Cela fait plus de cinq ans que Nathan les a quittés. Cela fait plus de cinq ans que Léandro n'est plus le même.

— *S'il te plait Léandro, je n'ai pas envie de refuser cette invitation. C'est*

devenu tellement rare à présent. Cela nous ferait beaucoup de bien de sortir un peu, de voir du monde.

— Pour la énième fois Lila, je ne peux pas me permettre d’aller faire la fête. J’ai une masse de travail considérable donc c’est non. Le chapitre est clos.

— Je ne te parle pas d’aller faire la fête, juste de partager un bon dîner chez des amis. On ne rentrera pas tard.

— Mais bon sang, tu es sourde ou tu le fais exprès ? Je t’ai dit non. Mais vas-y toi, personne ne t’en empêche.

Il ne la regarde toujours pas. Il tente de rester concentré, le nez dans ses papiers.

— C’est avec toi que je veux y aller ... finit-elle par dire, en le suppliant.

Elle fait le tour du bureau qui les séparait et s’accroupit. Elle le fait pivoter pour qu’il se retrouve enfin face à elle.

Il garde la tête tournée, les yeux rivés sur son dossier.

— Léandro ...

Elle croit voir de petites larmes dans ses yeux, dans ce qu’il lui laisse entrevoir.

Elle sait qu’il lui arrive de pleurer parfois. C’est plutôt rare et il fait en sorte de se cacher, mais elle l’entend.

— S’il te plaît ... le supplie-t-elle une ultime fois.

Mais c’est la fois de trop. Il n’en peut plus. Il s’énerve, sent la colère monter en lui, comme une espèce de rage dévastatrice entraînant tout autre sentiment sur son passage.

Il sent ses doigts se fermer pour se transformer en un poing rageur qu’il écrase sur son bureau.

Il ne supporte plus de l’entendre geindre, de l’entendre se plaindre. Elle le harcèle, et cette fois s’en est trop.

Il tourne enfin son regard vers elle, un regard fou, habité. Il souffle comme un taureau en pleine corrida. Ses ongles s’enfoncent dans la paume de ses mains

tant il les sert.

Elle regarde cette main, ce poing serré prêt à s'abattre de nouveau. Mais sur quoi cette fois-ci ? Sur qui ?

Elle a un mouvement de recul tandis que lui se lève et se met à pointer son poing juste devant lui.

Elle se lève à son tour.

Il ne se calme pas. Au contraire, sa respiration s'accélère de plus en plus, son râle bestial s'intensifie.

Elle sait que c'est la souffrance qui parle. Que la colère qui se matérialise ici n'est pas tournée contre elle, mais contre lui-même. Elle l'a compris depuis longtemps déjà. Lui non. Il n'est pas conscient de tout cela. Elle a beau le lui dire, il ne l'écoute pas.

Il s'approche d'elle, le regard toujours aussi fou.

— Léandro, calme-toi.

Elle recule prudemment mais se retrouve coincée à présent entre le mur et son compagnon. Lui s'approche toujours lentement. Elle est acculée et lui la fixe d'un air menaçant.

Elle doit le faire réagir, elle doit le désamorcer, et vite, avant que la situation ne dégénère, avant d'atteindre le point de non-retour.

Elle se redresse alors et plante son regard dans le sien.

— Tu comptes faire quoi là au juste, me frapper ?

Sa voix est forte, elle ne vacille pas. Elle doit le faire revenir à la raison.

Tout à coup, il se recule. Il baisse son poing et le regarde comme si ce membre lui était à présent étranger.

Il blêmit.

Vient-il de comprendre ce qui était sur le point de se passer ? Ce qu'il était prêt à commettre ?

Il lève doucement son regard vers elle d'un air triste, tellement accablé.

Accablé par ce moment de folie, par ces derniers mois de néant, accablé par tout.

— Je suis désolé Lila, jamais je n’aurais dû ...

Mais il ne parvient pas à terminer cette phrase.

— Jamais tu n’aurais pu, réplique-t-elle alors, pleine de douceur envers cet homme qui n’est plus que l’ombre de lui-même.

Il ouvre les yeux et se demande.

Au fond, aurait-il pu le faire ? Serait-il allé jusqu’à la frapper si elle n’avait pas eu la bonne réaction ?

Il se demande si elle a vu ce jour-là planer l’ombre de son père sur lui.

Il en est convaincu à présent. Sa mère avait dû lui parler de son père. Elle s’était certainement confiée à Lila, lui avait raconté les coups et les humiliations.

Et c’est pour ça qu’elle est partie.

Elle redoutait qu’il ne finisse comme son père. Elle avait peur de devoir encaisser les coups, comme Isabella à l’époque.

Alors elle est partie. Evaporée dans la nature comme sa mère et lui il y a bien des années de cela.

Et si elle avait eu raison ?

S’il avait toujours eu cette violence au fond de lui, comme son père ?

Il se demande si c’est héréditaire, la violence ...

20
21 Avril 2019
Douze jours plus tard

Une nouvelle fois, Eleanor n'est pas venue à leurs rendez-vous devenus quotidiens, la veille. Il commence à s'inquiéter.

Et s'il lui était arrivé quelque chose ?

Il n'a même pas ses coordonnées. Impossible de prendre de ses nouvelles.

Ce matin, il est arrivé très tôt, plus tôt que d'habitude, il ne voulait pas prendre le risque de la manquer, il a bien trop de choses à lui raconter, bien trop de questions à aborder.

Il éprouve une impression de changement. Tous ces questionnements auxquels il ne s'était jamais confrontés jusque-là, tous ces échanges avec Eleanor, sa mère, Céline ... Tous ces mots partagés, semblent être à présent des maux de moins à éprouver.

Là encore, Lila avait eu raison.

Elle le poussait sans cesse à parler, à se confier, ce qu'il refusait catégoriquement de faire.

Lui se cachait derrière une fierté mal placée. Mais à présent, il comprenait le fond du problème, la véritable raison de ce refus : il n'était pas prêt à aller bien. Jusqu'à ces derniers jours, aller bien signifiait oublier Nathan, oublier ce qu'il avait fait.

Maintenant qu'il voit les choses sous un autre angle, il arrive enfin à comprendre que ce n'est pas de sa faute, et qu'il a le droit de vivre malgré cette perte qui lui a laissé un trou béant en plein milieu du cœur.

Durant toutes ces années, il s'était sabordé.

C'était ça la vérité.

Il avait tout fait pour être malheureux puisqu'il ne méritait pas le contraire. Il s'était emmuré dans une forteresse de culpabilité et comptait bien y rester, du moins jusqu'à ces derniers précieux jours.

À présent, il veut y remédier. Après tout, il doit bien ça à Nathan. Son meilleur ami aurait voulu qu'il soit heureux, qu'il vive encore plus, pour eux deux.

Casser les murs de cette forteresse prendrait peut-être un peu de temps, et se défaire des chaînes qui l'y ont retenu prisonnier durant si longtemps ne sera sans doute pas chose aisée, mais il est déterminé à y parvenir, enfin ...

Il aura fallu que Lila parte pour qu'il comprenne cela.

Il lui aura fallu cet électrochoc pour qu'il sorte enfin de cette zone d'inconfort qu'il s'était créée de toute pièce, et qui lui permettait de ressentir chaque jour cette douleur indispensable.

Il avait une dette à payer, du moins c'est ce qu'il pensait. Et le seul moyen d'y parvenir était de se détruire à petit feu.

C'est grâce à son départ, grâce à la fin inattendue de leur relation, que Lila aura activé le déclencheur.

Tout est clair à présent. Il se sent prêt à reprendre le cours de sa vie. Non, mieux que cela. Il se sent prêt à prendre un nouveau départ, à faire table rase du passé et de ses erreurs pour tout recommencer, pour que cette fin ne soit qu'un renouveau.

À présent, il doit à tout prix retrouver Lila. Il doit lui dire que tout ira bien, qu'il sera toujours là pour elle ...

21
22 Avril 2019
13 jours plus tard

Ce matin-là, Léandro peine à reconnaître Eleanor. Depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'est comme si elle avait vieilli de dix ans. Il ne connaît pas son âge exact, elle ne lui a jamais dit, et il ne lui a jamais demandé d'ailleurs, cela ne se fait pas de demander l'âge d'une dame.

Elle qui d'habitude se tient si droite est à présent courbée, comme si tout le poids de sa vie venait de lui tomber sur les épaules. Elle fixe le sol et ne lit pas cette fois-ci. Elle semble ailleurs et ne réagit même pas lorsqu'il s'assied à ses côtés sur le banc, qui est maintenant devenu leur.

— Eleanor, vous allez bien ?

— Oh, bonjour Luc.

Elle tourne à peine la tête vers lui, ne le regarde pas.

« Les yeux sont le reflet de l'âme, c'est pourquoi il est indispensable de regarder les autres dans les yeux, sans quoi on ne peut vraiment les connaître » lui avait-elle dit un jour. « Ceux qui vous fuient du regard ont sans doute quelque chose à cacher, ils ne veulent pas vous laisser pénétrer dans leurs vies ».

Était-ce de cela qu'il s'agissait ? Avait-elle quelque chose à cacher aujourd'hui ? Était-ce la raison de son absence ces derniers jours ?

— Je suis là Eleanor. Si vous avez besoin de parler je vous écoute. On peut tout à fait inverser les rôles pour une fois.

Sa voix est douce et rassurante. Il est peiné de voir ainsi cette vieille dame qui l'avait tant aidé ces derniers jours. Il a tellement de choses à lui dire mais n'en fait rien. C'est à son tour de l'épauler aujourd'hui.

— Je ne vous ai pas tout dit Luc. J'ai perdu mon petit-fils. Il est mort par ma faute. Si je ne m'étais pas montrée aussi égoïste, aussi fière, il serait toujours là.

— Que voulez-vous dire ? En quoi serait-ce votre faute ?

— Eh bien, il est mort dans un accident. Et s'il était sur cette route ce jour-là,

c'était pour venir me voir. Tout cela parce que je refusais de faire le premier pas avec son père. Si j'avais ravalé ma fierté, je serais allée chez eux pour fêter mon anniversaire, comme mon fils me l'avait proposé. Mais nous étions brouillés depuis des années déjà, et j'avais refusé l'invitation de mon fils, jugeant qu'il ne m'avait pas fait ses excuses à propos de cette brouille dont je ne me rappelle même plus l'origine. Je n'avais pas compris à ce moment-là que ce pas qu'il avait fait vers moi avait été compliqué pour lui. Je n'aurais même pas été fichue d'en faire la moitié. Mais je m'en moquais, j'étais trop fière pour le comprendre, malheureusement. Alors, si j'y étais allée comme il me l'avait demandé, Nathan n'aurait pas pris sa moto pour venir chez moi et il serait toujours vivant.

Nathan ... Ce prénom saisit Léandro en plein cœur.

Nathan. Sa moto. L'accident. Il comprend enfin.

Mamie « Léa », Eleanor ...

Tout lui revient.

C'était le 2 Octobre 2012. Il était au travail quand son téléphone a sonné. Il n'a pas trouvé cela étrange qu'elle l'appelle. Céline était comme une mère pour lui.

Il s'en était terriblement voulu de les avoir lâchés, de ne pas avoir été là pour eux au moment où ils en avaient eu le plus besoin. Ils s'étaient montrés si adorables avec lui, et lui n'avait pas été capable de leur rendre la pareille.

Mais pour lui aussi cette perte avait été insurmontable. Il ne s'en est d'ailleurs toujours pas remis. S'il a préféré prendre ses distances, c'est parce qu'il était si effondré qu'il ne se serait montré d'aucun secours pour Céline et Jean. Et puis, il y avait cette culpabilité. Cette culpabilité qui le rongait de l'intérieur. Cette culpabilité qui l'avait fait sombrer.

Nathan était son frère, c'est ainsi que les deux garçons définissaient le lien qui les unissait. Ils n'avaient pas besoin d'avoir le même sang pour ressentir cet amour fraternel. Unis comme les deux doigts de la main, ils ne se séparaient presque jamais. Deux fils uniques en manque de frère. Ils s'étaient trouvés.

Dès l'arrivée de Léandro en France, ils s'étaient assis l'un à côté de l'autre derrière leurs petits pupitres d'écoliers. Ils étaient en CP.

Les années avaient filé, ils avaient bien grandi, ensemble.

Le lycée.

Ils avaient des amis, mais eux seuls comptaient. Personne n'arrivait à avoir autant d'importance pour eux que leur duo. Jusqu'à ce qu'ils rencontrent Lila et Maud. Les deux amies avaient su trouver leur place auprès de Léandro et Nathan. Et les deux duos s'étaient unis pour former un quatuor.

Et un jour, un malheureux jour, Léandro n'a pas été de bon conseil pour celui qu'il considérait comme son frère. Il sait que tout remonte à ce jour-là. Ce jour

où il aurait dû respecter son avis.

— Regarde-le l'autre là avec sa moto. Il se croit plus viril que les autres parce qu'il se déplace avec son engin de la mort, avait dit Nathan alors qu'ils étaient tout juste majeurs.

— Tu plaisantes ? C'est génial la moto. J'adorerais passer mon permis ! Mais pour le moment c'est impossible, pas assez d'argent.

— S'il n'y a que ça, tu sais très bien que je peux demander à mes parents. Je suis certain qu'ils accepteraient de t'avancer ce dont tu as besoin. Quoique, pour passer le permis moto, je ne sais pas. Ma mère a horreur de ça. Elle dit que c'est trop dangereux, d'ailleurs elle a toujours interdit à mon père d'en faire.

— C'est gentil mais tes parents en ont déjà bien trop fait pour moi. Je le passerai quand j'aurai assez d'argent, quand j'aurai un vrai boulot. En attendant je continue de rêver quand je les regarde filer !

Voilà. Tout était parti de là. Une banale conversation entre adolescents.

Un jour, à peine quelques semaines plus tard, Nathan avait tendu une enveloppe à son ami. Il avait demandé de l'argent à ses parents en leur mentant sur la véritable utilisation qu'il comptait en faire. Il savait que sa mère aurait refusé de contribuer à cela. Elle tenait bien trop à Léandro.

Il avait ainsi inscrit son ami à l'école de conduite, en douce, et dans cette enveloppe se trouvait la facture.

— Nathan, c'est vraiment super sympa. Mais comme je te l'ai dit, je refuse de me faire payer ça par tes parents. C'est beaucoup trop.

— De toute façon c'est payé d'avance, tu n'as plus le choix mon vieux.

Il avait tout prévu. Il savait que son ami émettrait des résistances.

— Alors si c'est déjà payé, je ne vois plus qu'une solution. C'est toi qui vas le passer.

— Même pas en rêve.

Nathan était le moins téméraire du duo. Léandro était un fonceur qui n'avait peur de rien. C'était d'ailleurs lui qui défendait Nathan quand d'autres l'attaquaient. Ce qui n'arrivait que très rarement, tout le monde connaissait la

réputation de Léandro.

Il disait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait rien à perdre. Quand il se bagarrait, sa mère n'osait jamais le réprimander, elle avait bien trop peur qu'il lui en veuille encore plus. Il était en quelque sorte intouchable.

Et comme il ne faisait que se défendre et se montrait toujours très poli et travailleur, ses professeurs l'appréciaient tout de même.

— Essaye au moins. Juste une fois. Si tu n'aimes pas, tu arrêtes, c'est tout. Mais tu verras, je suis certain que tu vas adorer cette sensation. C'est grisant.

Avant qu'ils ne quittent l'Italie. Léandro avait le droit de monter sur la moto noire de son père. Sa mère hurlait lorsqu'elle le découvrait et traitait son père d'inconscient. Mais quand il était sur cet engin et tenait son père entre ses bras, plus rien n'existait. Ils étaient les rois du monde.

Nathan avait hésité.

— Ma mère ne sera jamais d'accord ...

— Nath', tu es majeur mon pote. Tu n'as plus besoin de demander l'autorisation à tes parents pour vivre ta vie !

— Je ne sais pas ...

— Promets-moi que tu essaieras au moins.

Nathan avait fixé son ami dans les yeux et avait prononcé la phrase qui le mènerait à sa perte :

— D'accord, je le ferai pour toi.

Et voilà. Voilà comment Léandro avait engendré la mort de son ami, de son frère. S'il n'avait pas montré autant d'enthousiasme pour la moto, jamais Nathan n'aurait eu l'idée de monter dessus un jour. Jamais il ne serait revenu de sa première séance le sourire aux lèvres en disant à Léandro qu'il avait raison. Jamais il n'aurait pris le goût de la vitesse. Jamais il n'aurait heurté cette voiture
ce 2 Octobre 2012.

— Alors tu vois Léandro, ce n'est pas de ta faute, mais de la mienne.

Léandro ? Est-ce bien ainsi qu'elle vient de l'appeler ? Et pourquoi ce tutoiement tout à coup ? Quelque chose vient de changer, de basculer. Il est perdu.

— Mais, comment ...

— Je sais qui tu es depuis le début. Je l'ai tout de suite compris. Nathan me parlait tellement de toi. Quand tu es arrivé en France, je m'étais déjà brouillée avec Jean. Cela faisait environ un an que je ne venais plus chez eux. Je n'échangeais plus que par téléphone avec Nathan, ou quand je voyageais et que je lui envoyais des cartes postales. Parfois, sa mère l'emmenait chez moi en cachette, pour que mon fils ne l'apprenne pas. C'est pour cela que tu ne m'as jamais vue.

— Mais j'ai entendu parler de vous. Mamie Léa ...

— Oui, c'est ainsi qu'il m'appelait.

Elle pleure doucement en entendant ces mots. Cela fait des années que personne ne les avait prononcés.

— Et comment avez-vous su ... Je veux dire, je ne vous ai jamais parlé de l'accident, du fait que je m'en voulais.

Elle essuie ses larmes.

— C'est trop compliqué à expliquer, mais je pense que tu finiras par comprendre.

Elle semble toujours aussi abattue. Il réalise qu'Eleanor et lui agissent à l'image de deux vases communicants. Elle semblait aller plutôt bien alors que lui était au plus bas. Et maintenant qu'il commence à remonter la pente, c'est elle qui la descend. Il ne cherche pas à saisir la façon dont elle a compris ; ce n'est pas le plus important pour le moment. Elle va mal, et il se doit de l'aider. Il le lui doit.

— Eleanor, je suis certain que Nathan n'aimerait pas vous voir aussi triste.

Vous l'aimiez, et vous ne devriez pas vous sentir coupable de sa mort. Je sais qu'il aurait voulu que vous poursuiviez votre vie comme avant, que vous soyez heureuse. Il vous adorait.

— Tout comme il t'aimait de tout son cœur. Tu étais tout pour lui. Alors ce que tu viens de me dire s'applique aussi à toi. Il aurait détesté te voir ainsi, et encore moins que tu refuses de vivre à cause de lui.

Léandro fond en larmes. Lui qui ne pleure presque jamais, a maintenant l'impression qu'il ne pourra jamais s'arrêter.

C'est comme s'il venait d'ouvrir les vannes, de rompre le barrage érigé après le décès de Nathan. À présent, tout s'évacue.

Il songe à toute cette tristesse et à toute cette culpabilité, éprouvées depuis tant d'années. Toute cette souffrance qu'il s'était infligée pour se punir d'avoir causé la perte de son meilleur ami, de son frère, d'une part de lui. La meilleure sans nul doute.

Toutes les peines qu'il avait semées autour de lui. Les parents de Nathan, sa mère, Lila ... Tous ces amis qu'il avait préférés fuir, et Maud qu'il avait détestée, elle qui avait réussi à refaire sa vie sans Nathan, elle qui avait choisi la part de lumière quand lui avait rejoint l'ombre.

Il lui aura fallu plusieurs minutes avant de reprendre ses esprits, avant que la source ne se tarisse enfin.

Il éprouve à présent une sorte de légèreté, comme si le poids de tout ce malheur s'était mué en un nuage prêt à s'éloigner.

Il essuie ses larmes et fixe l'horizon, au loin.

— Vous vous souvenez quand vous m'avez dit que parfois la vie pouvait nous donner une seconde chance ? J'y ai bien réfléchi vous savez. Si seulement nous pouvions revenir en arrière, je lui dirais qu'il a raison. Qu'il ne doit jamais monter sur une moto.

— Et moi je demanderais pardon à mon fils. J'arrêteraï de prendre la mouche pour rien. Et nous ne nous fâcherions plus. Nous passerions de merveilleux moments en famille, tous les quatre. Et je te rencontrerais dans de meilleures circonstances.

Léandro sourit timidement, le regard perdu.

— Et puis, je ferais l'effort d'essayer de comprendre ma mère. De comprendre ce qui l'a tant poussé à partir. Je lui montrerais que je l'aime, et je lui dirais qu'elle a pris la bonne décision, la seule à prendre.

— Une mère est prête à tout pour son enfant, même à le laisser la détester si elle juge que c'est le mieux à faire pour lui.

Léandro sent de nouveau monter les larmes mais il inspire profondément pour les repousser.

— Et surtout, j'aimerais Lila comme j'aurais dû le faire. Je serais prêt à tout pour elle. Si elle me revenait, je me consacrerai à son bonheur, elle le mérite tellement.

Eleanor tourne difficilement son visage vers Léandro. Elle semble épuisée, ses traits sont tirés et ses rides lourdement ancrées sur son visage. Mais un sentiment d'apaisement se lit dans son regard.

— Si seulement ... répète Léandro, toujours aussi songeur.

Son regard perdu change tout à coup. Il fixe Eleanor à présent. C'est comme s'il venait d'avoir une révélation.

— Mais ... Je croyais que vous étiez ...

Il n'arrive pas à le dire. C'est totalement fou.

— Morte. Oui, c'est bien le cas.

Il se souvient à présent de l'appel de Céline qui lui annonçait le décès d'Eleanor, il y a quelques années de cela. Deux, peut-être trois. Elle lui avait laissé un message sur son téléphone, et il n'avait pas trouvé le courage de la rappeler, et encore moins celui de se rendre à l'enterrement. Il s'était contenté de faire envoyer une gerbe de fleurs à l'église ce jour-là.

Il la regarde toujours, ne sachant pas quoi répondre à cela.

— Je n'ai jamais réussi à me pardonner pour la mort de Nathan, reprend-elle alors. Et j'étais persuadée que Céline et Jean ne le pourrait pas non plus. Je n'avais plus aucune raison de vivre. J'ai préféré en finir.

Léandro se recule et manque de tomber du banc.

Il se lève et fixe cette vieille femme comme s'il se trouvait face à un fantôme.

— C'est complètement dingue. Ce n'est pas possible. Mais qui êtes-vous ?

Elle le fixe avec douceur. Ses rides sont de plus en plus marquées, et son dos est de plus en plus voutée. C'est comme si elle se métamorphosait devant ses yeux.

— Regarde Léandro, lui dit-elle d'une voix tremblante en désignant quelque chose au loin.

Il n'en revient pas.

C'est une silhouette.

C'est sa silhouette. C'est elle, c'est Lila.

Elle est enfin revenue !

Elle est si belle.

Elle s'avance vers lui, il la rejoint.

Il marche vite, et il court à présent. Il court vers elle et veut la serrer dans ses bras. Mais il s'élançe et tombe.

Il se relève.

Comment est-ce possible ?

Il recommence, plus doucement. Il tend sa main vers l'épaule de Lila, il y est presque mais de nouveau, il passe à travers elle.

C'est complètement dément, c'est juste insensé !

Il se ressaisit. Elle est en face de lui, il a attendu ce moment depuis des jours, des heures interminables. Il doit absolument sauter sur l'occasion.

— Lila. Ma Lila. Je suis tellement désolé. J'ai compris tu sais. Tu n'étais pas heureuse et je vais changer, je te le promets. J'étais incapable de le voir parce que je m'étais mis des œillères. Je m'étais emprisonné, emmuré vivant. Je m'en veux terriblement ...

Mais Lila le fixe étrangement. Comme si elle observait quelque chose au loin, à travers lui.

Elle ne lui répond pas. Ne le regarde pas vraiment.

Pourquoi ?

— Lila, enfin ... Je t'en prie. Pardonne-moi. Je ne peux pas vivre sans toi.

Toujours pas de réponse.

Ah si, enfin ! Un sourire se dessine sur son visage. Elle va le pardonner, il en

est certain.

Lila est quelqu'un de bien, elle est capable de donner tant d'amour ...

— Lila ? Tout va bien ma chérie ? dit une voix d'homme derrière lui.

Celui-ci arrive à leur hauteur. Il saisit doucement Lila par le bras. Lui caresse la joue.

Léandro se fige d'effroi. Cet homme lui est terriblement familier. Ses cheveux sombres, son regard brun ... C'est lui. Cet homme est son double. Le Léandro d'avant.

— Tu as l'air un peu ... perdue. Quelque chose ne va pas ? demande le clone à Lila, le tout devant l'air effaré de Léandro que personne ne semble voir.

— Non, tout va bien, ne t'en fais pas. J'ai juste une sensation étrange. Je ne sais pas trop comment l'expliquer.

Elle regarde toujours dans la direction de Léandro sans le voir.

— Maman, tu viens, on va jouer à cache-cache ! dit alors un petit garçon accroché au bras de son double.

« Maman » ... Ce n'est pas possible.

Mais alors, si Lila est la mère de ce petit, son père serait ...

— Pars te cacher avec papa, je compte jusqu'à trente, d'accord ?

Lila se baisse vers lui et enfouit son nez dans son cou pour l'embrasser.

— Vite papa, on doit trouver une cachette ! Elle est trop forte maman, elle nous trouve à chaque fois !

Son double rit en contemplant son fils. Il semble tellement fier de ce petit bonhomme. Tellement heureux de lui tenir la main. Tellement plein d'amour pour lui ...

Ils partent alors tous deux en courant, comme deux enfants, à la recherche de la meilleure des cachettes.

Elle commence à compter.

« Un, deux, ... »

— Léandro ?

La voix d'Eleanor résonne au loin. Elle l'appelle.

« Trois, quatre, ... »

Il ne sait pas quoi faire.

Il agite ses mains juste devant les yeux de Lila, mais elle ne le voit toujours pas.

— Léandro ?

De nouveau Eleanor l'appelle, et sa voix se fait de plus en plus petite.

Il va aller la voir, elle n'a pas l'air en forme. Il s'éloigne de Lila.

Il a peur, il pense que c'est la dernière fois qu'il la verra. Il le ressent au plus profond de son cœur.

Elle regarde ailleurs. Elle poursuit le décompte « Douze, treize, ... »

Elle se retourne vers lui.

Elle le regarde.

Est-ce possible qu'elle le voit à présent ?

« Vingt-et-un, vingt-deux, ... »

— Lila ?

Elle est chamboulée. Il le sait. Il connaît ce regard, ces yeux.

— Lila ?

Il se rapproche finalement.

« Et trente. Cachés ou pas, j'arrive ! » dit-elle alors.

Avant qu'elle ne se retourne et ne s'éloigne, Léandro croit voir un léger sourire sur ses lèvres.

Il ne comprend pas. Il y a forcément une explication rationnelle derrière tout cela. Il la suit des yeux, mais vite, il ne la voit déjà plus.

La petite famille est loin à présent. La famille qu'il aurait pu former avec Lila s'il avait accepté ne serait-ce que d'y réfléchir.

Il déambule, perdu, et retourne sans s'en rendre compte, s'asseoir sur son banc auprès d'Eleanor.

Tout à coup, les nuages qui jusque-là s'étaient montrés immobiles, se mettent en marche. En quelques secondes ils accélèrent la cadence.

Un étrange tableau se dessine sous les yeux de Léandro.

Le ciel bleu cède la place à un gris annonciateur d'orage. Pourtant, ils n'en avaient pas parlé à la météo.

Le rythme des nuages passe encore la vitesse supérieure, et le gris clair devient anthracite. Le vent souffle, faisait voler les quelques feuilles échouées autour de lui.

Il se tourne de nouveau vers Eleanor.

Elle n'a vraiment pas l'air en forme. Elle paraît si petite tout à coup.

C'est comme si elle disparaissait peu à peu.

Il veut mettre sa main sur son épaule mais il passe à travers elle, comme si elle n'était déjà plus qu'un nuage de couleurs tristes.

Il se lève, prend peur.

— Eleanor, que se passe-t-il ?

Tout tourne autour de lui, de plus en plus vite. Les bancs et les arbres ont rejoint les nuages dans leur course folle. Et sa tête, elle aussi veut rejoindre la danse.

Il résiste.

— Eleanor ?

Il crie à présent.

— Dis-lui. Dis à mon fils que je l'aime plus que tout. Dis-lui que je suis une vieille bique à l'égo démesuré et qu'il suffirait qu'il me dise qu'il m'aime pour que j'oublie tout le reste. Dis-lui qu'avec Céline et Nathan ils sont toute ma vie

et que je préférerais mourir que de vivre sans eux. Je ne sais pas si j'en serai consciente. Je ne sais pas si je ne commettrai pas de nouveau les mêmes erreurs. Alors, dis-lui, je t'en prie ...

— Mais, comment voulez-vous que ...

La tempête fait rage et emporte les derniers grains de poussières qui constituaient l'enveloppe d'Eleanor.

Léandro ne sent plus ses membres.

Il lève sa main droite, la contemple, mais comme pour la vieille femme, elle se dématérialise en quelques secondes, emportée par le vent rageur.

Sa main gauche est elle aussi emportée à présent.

Il jette un dernier regard autour de lui et ferme les yeux.

En un claquement de doigts, il n'existe plus.

25
10 Avril 1999
Le commencement

— Léandro ? Eh oh. Il y a quelqu'un là-dedans.

On le secoue. Nathan le secoue.

Nathan ? Mais que fait-il ici ? Comment est-ce possible ?

— Putain Nathan, c'est toi ?

Léandro le serre dans ses bras comme jamais il n'avait serré personne de sa vie.

— Tu m'écrases ! lui dit-il en riant.

Ce rire ! Ce rire qui lui avait tant manqué !

Et ce visage. Il paraît si jeune.

Léandro regarde autour de lui.

Ils ont seize ans. Il se rappelle très bien de cette soirée.

C'est impossible. Comment cela pourrait-il l'être ?

— Ça va mon vieux ? On dirait que tu viens de voir un fantôme !

Il ne croit pas si bien dire.

Est-ce réel ?

— Je ne sais pas ce qu'il t'arrive, mais tu es flippant là ...

Et si c'était vrai ? Si la vie lui donnait une seconde chance ? Pas question de la laisser filer cette fois-ci. Après tout, ça ne coûte rien d'essayer.

— Nathan, écoute-moi. Ce que je vais te dire est très important. Tu dois me promettre que tu ne monteras jamais sur une moto, tu m'entends ? Jamais !

— Tu es sérieux, là ? Tu m'as bien regardé ? D'où tu penses que j'aurais envie de monter sur un de ces trucs ? Je te rappelle que même à vélo je me sens

moyennement en sécurité, donc bon. Et puis ma mère me tuerait si elle me voyait là-dessus.

— C'est bien. Je suis rassuré.

Face à l'air toujours aussi étrange de son ami, Nathan reprend :

— C'est bon ? On peut retourner s'amuser maintenant ?

— Oui. Enfin non. J'ai encore autre chose à te dire. C'est un message pour ton père. Dis-lui que ta grand-mère vous aime de tout son cœur. Il faut qu'il lui dise qu'il l'aime aussi. Elle n'attend qu'un signe de sa part pour se réconcilier avec lui. Elle souffre énormément de la situation.

— Mamie Léa ? Mais comment tu sais tout ça ? Tu l'as rencontrée ?

— Oui, en quelques sortes ... Tu me promets que tu lui transmettras le message ?

— Oui, évidemment, répond-il en le scrutant d'un air interrogateur. Bon allez viens. Tu vas me faire chialer avec tes conneries. Les filles nous attendent.

Les filles. Maud et Lila.

Ce soir, c'est le quinzième anniversaire de Lila. Ce soir c'est le soir de leur premier baiser. Un baiser chaste et rempli de promesses.

Soudain il la voit, elle est là devant lui. Maud invite Nathan à danser et celui-ci ne se fait pas prier.

Lila lui tend un verre de coca.

Elle est enfin là, et elle est tellement belle.

Beaucoup plus tard ...

Il les regarde. Ils sont si beaux tous les quatre. Une fille et deux garçons. Et Lila, sa jolie Lila.

Elle joue avec eux sur le petit carré d'herbes printanières. Le vent fait voler ses longs cheveux roux ondulés. Elle est si heureuse d'être mère, et lui d'être père. Qui l'eût cru.

Cette famille c'est son rayon de bonheur, c'est toute sa vie.

Il a son travail aussi bien sûr, il aime son métier d'avocat. Mais il a choisi un petit cabinet qui lui permet de passer du temps en famille. Alors il ne travaille pas toujours sur des affaires passionnantes, certes, mais ce n'est pas un problème car ce qui le passionne le plus, ce sont eux.

Ils ont même adopté un chien le mois dernier. Ça aussi il n'aurait jamais pensé le faire un jour.

Ah tiens. Voilà Nathan. Pile à l'heure !

Ils se sont tous donné rendez-vous sur cette plage pour un pique-nique. Ils le font tous les dimanches. Ils sont tous là. Nathan et son épouse, Maud, ainsi que leurs deux filles. Mais il y a aussi Céline, Jean et Eleanor, mamie « Léa ».

Nathan avait bien transmis le message de Léandro à son père, celui-ci avait d'ailleurs pleuré lorsque son fils lui avait ainsi parlé de sa propre mère. Et tout s'était débloqué. Les rancœurs inutiles et futiles avaient cédé la place à l'amour, le vrai, le seul sentiment qui importe au fond.

Mais ils n'étaient pas seuls. En venant, ils étaient passés chercher Isabella, sa mère.

Lorsqu'il était revenu de ce « voyage », il était allé la voir. Il lui avait demandé pardon. Pardon de s'être comporté comme un idiot toutes ces années durant. Pardon d'avoir imposé cette distance ridicule entre eux et qui n'avait pas lieu d'être.

Elle avait pleuré. Elle lui avait elle aussi, une fois de plus, demandé pardon. Ils

s'étaient enlacés. Cela avait été le début de leur nouveau départ.

Son père les avait déjà quittés. Même si la vie nous donne parfois une seconde chance, on ne peut pas tout changer, certaines choses sont écrites, comme gravées dans la pierre.

Mais il l'a revu, il s'était rendu à Venise et son père lui avait demandé pardon. Il s'était effondré en voyant l'homme que son fils était devenu. Il lui avait expliqué qu'Isabella n'avait fait que son devoir en l'emmenant avec lui. Il lui en avait été reconnaissant.

Bien sûr, les liens défaits restent difficiles à retisser. Et les images, les scènes auxquelles Léandro avait assistées plus jeune, laissaient peu de place à l'amour. Mais il avait revu son père, il en avait éprouvé le besoin et avait pu ainsi tourner une page.

Ils sont alors tous réunis, enfin. Sa famille, sa famille de cœur.

Il se demande souvent ce que c'était.

Était-ce un rêve ?

Était-ce une prémonition ou tout autre signe divin ?

Il n'en a aucune idée, mais finalement, il s'en moque pas mal.

Tout ce qui lui importe à présent, c'est ce qu'il voit là, juste sous ses yeux. La vie, la vraie, la seule.

Il a saisi cette seconde chance, cette chance unique de pouvoir tout recommencer, repartir à zéro avec le bon mode d'emploi cette fois-ci.

Connaître les erreurs à ne pas répéter.

Cette fois-ci, il a choisi de vivre, vivre sans aucun regret, vivre comme s'il devait mourir demain.

Et vous, que feriez-vous si la vie vous donnait une seconde chance ?

FIN

Notes

[← 1]
chaton